

"Votez COPEAU". Signé : DE GAULLE

par **Pascal COPEAU**

action

LE GROS MAGASIN DE L'ESPRESSO DE FRANCE

Le bonheur est une idée inconnue en Algérie

UN GRAND REPORTAGE DE J.-F. ROLLAND

L'EXISTENTIALISME EST-IL UN HUMANISME ? par G. MOUNIN

LE FAUX ÉVANGILE

NOUS ne voudrions pas faire un système de la polémique anticléricale. Catholiques ou protestants, croyants ou athées, qu'importe les opinions des hommes si, sur le plan où nous nous plaçons, celui de la rénovation politique et sociale du pays au profit des grandes masses populaires, l'accord et l'action commune sont possibles ?

On a même pu croire que de hauts dignitaires de l'Eglise, unis aux incroyants dans les combats de la Résistance, allaient rompre avec les solidarités traditionnelles qui les liaient aux classes dirigeantes.

Hélas ! Nous ouvrons « La Croix » du 26 mars, et nous tombons sur les lignes suivantes de l'archevêque de Toulouse, le cardinal Saliège, dont cependant l'attitude fut belle sous Vichy : « Le nazisme s'appelle maintenant démocratie : mêmes procédés, mêmes injustices, mêmes cruautés, mêmes mensonges, même mépris de la personne humaine. Le but, dit-on, est différent. On oublie que toutes les tyrannies, toutes les dictatures s'établissent dans le sang et règnent par la terreur. »

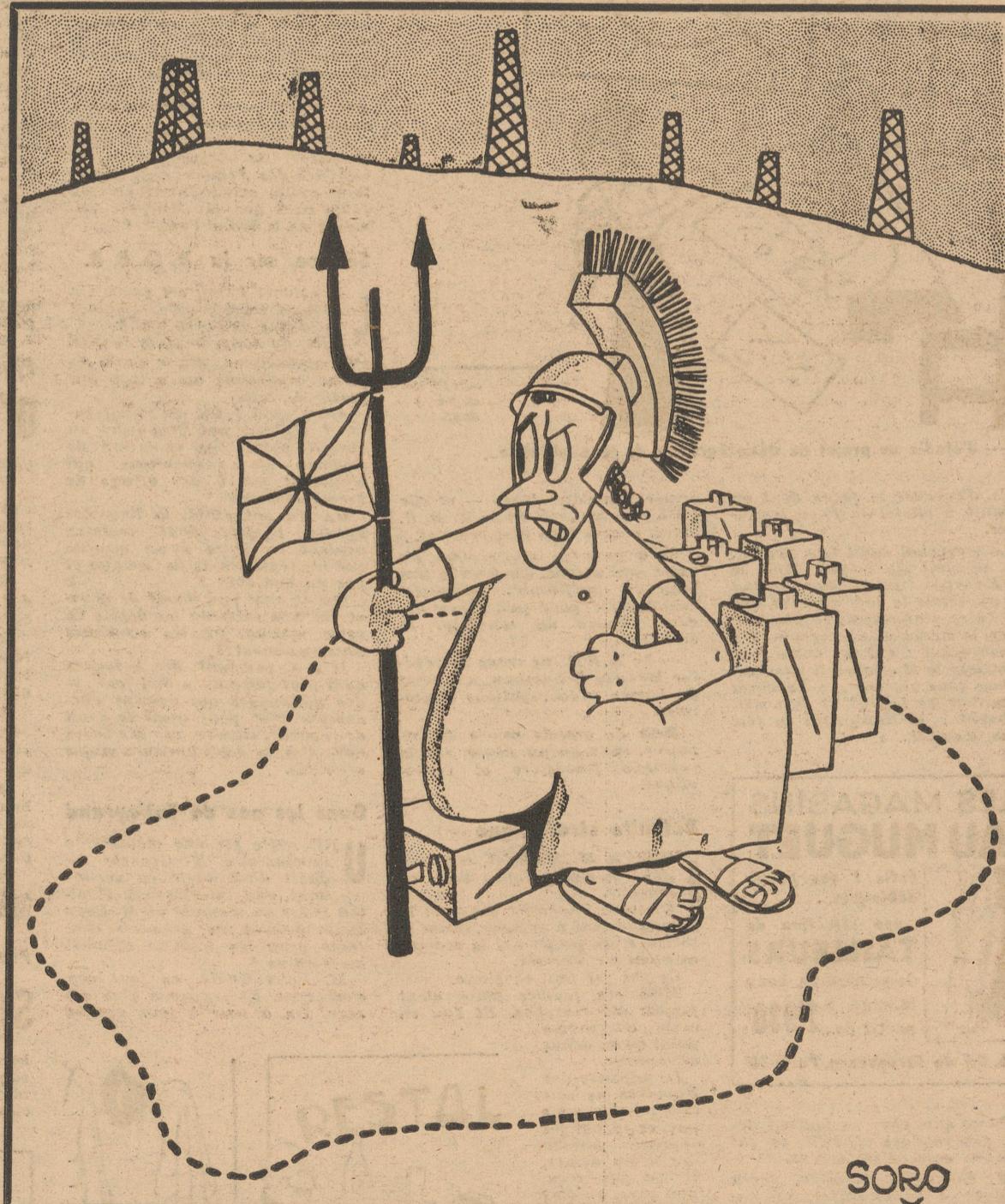
Est-il besoin de commenter longuement ce texte pour en faire ressortir et l'intention et la monstrueuse déformation des faits ?

Comme la déclaration de l'épiscopat français, que nous citions la semaine dernière, les paroles de l'archevêque de Toulouse sont une contribution à la campagne sans frein de la réaction. La démocratie, c'est le fascisme ; la République, c'est la dictature. Voilà les nouveaux slogans que, de « L'Epoque » à « L'Aurore », des tribunes du P.R.L. aux autels des prédateurs, on se repasse. Voilà les maîtres-mots avec lesquels on espère troubler la conscience des foules.

Des élites déchues n'ont pas su trouver mieux que de spéculer sur l'attachement du peuple à son idéal pour essayer de le duper, tout comme les nazis avaient annexé le mot socialisme pour mieux trahir la chose.

Et pendant que les Eminences tonnent en chaire contre le gouvernement que s'est librement donné la nation, d'autres, qui furent sous l'occupation les collaborateurs de la Charte du Travail, destructrice des libertés syndicales, organisent des grèves et des manifestations au nom de la liberté et de l'ordre.

D'autres encore, princes menacés des grands cartels industriels, décident cyniquement de saboter l'application de la loi sur les heures supplémentaires pour « exciter le mécontentement ».



...Il était une bergère...
Iran, Iran, petit carburant.

Il était une bergère
Qui gardait ses bidons...

ment ouvrier contre le gouvernement et la C.G.T. en vue de préparer des élections à droite ».

Malthusianisme et défaitisme économique, freinage de la production et des échanges, tout ce qui peut retarder le redressement national, mais en même temps prolonger le malaise et l'irritation, entre dans leurs plans. Car il faut bien nourrir l'opposition d'autres réalités que des creuses invocations aux droits de la personne humaine méprisée par la démocratie.

C'est la misère, c'est la crise du ravitaillement, qui remplira cet office. Il est comique d'observer combien l'offre à la France de cinq millions de quintaux de céréales a consterné certains milieux. C'est qu'elle venait de l'Union Soviétique. Pour ces curieux défenseurs de la liberté et de la prospérité des Français, le blé russe est dangereux. Pas seulement parce qu'il est russe, mais aussi parce qu'il rendra un peu plus difficile à croire le faux évangile de S. Em. le cardinal Saliège.

V. LEDUC.

Le voyage de Strasbourg

M Félix Gouin a mené tambour battant son voyage à Strasbourg. Le « président » est un homme qui se couche tout et se lève de bon matin : il ne dort plus à partir de 5 heures.

Aussi avait-il décidé de commencer sa journée officielle à huit heures, alors que la ville était encore somnolante. Et de finir le départ à 15 heures, lorsque Strasbourg commençait seulement à connaître l'atmosphère des voyages officiels.

On a brusqué le service, hâte le dessert. La mirabelle et la framboise n'étaient pas encore dans les verres que, déjà, M. Gouin donnait le signal du départ.

Et bien des journalistes des voyages officiels — de ceux qui, de tradition, font partie du cortège et des agapes — ne causaient pas que ce qu'ils n'avaient pas dans l'estomac, ils le gardaient sur le cœur.

Un souvenir

SURTOUT, que l'on ne voie rien là de désobligeant. Ce contre-temps gastronomique a permis à un journaliste de Vichy, il en reste parmi les offi-

On a tout de même été surpris, en fin de séance, d'apprendre, par un orateur communiste, que 70 amendements avaient été déposés par le M. R. P.

Lequel est représenté, comme les autres, au sein de la commission.

Lequel, aussi, a participé à l'élaboration du compromis né de l'amalgame des textes Marcel Pétainier.

Alors, est-ce que l'on va, en séance publique, reprendre toutes les dispositions éourtées par la commission ?

Et les développer, et demander un soutien public ?

Et mourir, ainsi, les dossiers des candidats pour présenter aux électeurs la modération du M.R.P.

sur une question qui figure, pourtant, au programme de chacun des Trois Grands ?

En panne

CECI, c'est pour l'électricité.

Si la nationalisation des assurances devait voir le jour des débats — et beaucoup s'efforcent de l'éviter — la bataille sera plus rude encore.

M. Pleven a préparé une pluie d'amendements. La droite est

Et serait sauve, aussi, l'organisation sacro sainte de la rue Saint-Dominique, intangible avant, pendant et après.

M. Michelet, semble-t-il, est acquis à cette formule de guerre d'attente.

Les indésirables

RUBANS rouges, croix et médailles. Décorations, rubans... faveurs.

Allons ! on en est revenu aux bonnes formules d'autrefois : les promotions des fidèles.

D'abord, tant que le général est resté rue Saint-Dominique, il n'était pas question d'accorder ces récompenses aux « salopards » qui n'avaient pas trouvé le moyen d'accéder au Saint des Saints.

Et l'on a eu cette surprise de voir les croix de la Libération n'être jamais décernées à ceux qui, en France, ont tout de même, pour le de Gaulle d'alors, prodigué d'autres efforts que l'crastination devant les micros de la Résistance extra-métropolitaine.

Quant à la première liste de la Légion d'honneur, testament du général, elle avait surtout l'air d'une promotion de médailles du Bon Serviteur.

Toute la rue Saint-Dominique y figurait, et tout Alger.

M. Michelet dans la ligne

NOUS aurions mauvaise grâce, ici, à action, de citer les noms des « oubliés » de la Résistance. Il y aurait trop des nôtres. Et pour chacun d'eux, trop de titres.

Mais, cela, c'était M. Palewski et le D.G.E.R. On aurait pu penser que M. Michelet, s'installant dans les bureaux vides, aurait eu à cœur de reprendre les propositions des vrais résistants.

Or, voici qu'une liste est prête. Il n'y figure, pour l'instant, aucun communiste.

Est-il vrai, ce que disent, pour s'excuser, les collaborateurs du ministre des Armées, que, si certains oubliés retentissants ont été faits, c'est que M. Michelet lui-même en a donné l'ordre ?

Silence sur la D.G.E.R.

LE colonel Passy est parti. Un député socialiste l'a remplacé à la tête de l'ex-D.G.E.R.

Et, du coup, le voile de Noé s'étend, pudique, sur le corps du grand organisme qui a trop fait parler de lui.

Alors, quoi ? On n'a rien trouvé ? On n'a pas découvert où étaient passés les centaines de millions de subventions qui n'allait pas à des offices de renseignements ?

On n'a pas établi la liste des agents triples, dont certains avaient eu leurs noms inscrits sur les registres de la Gestapo et pas du bon côté ?

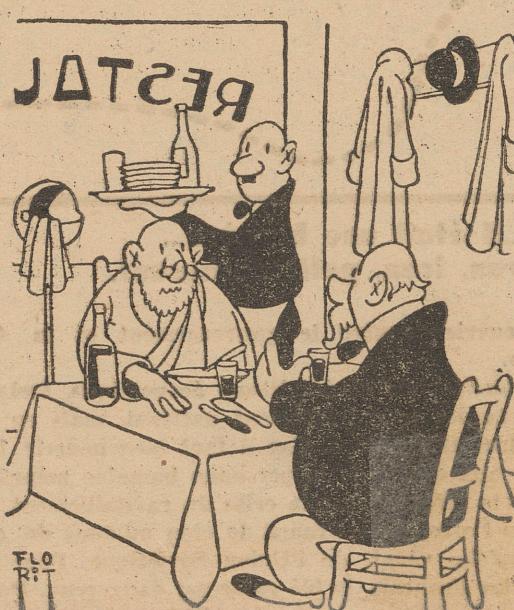
On ne s'est pas soucié de pousser vers le ruisseau les débris de cette maison, où les scandales s'accumulaient ?

Il y a, pourtant, des besognes qu'il faut faire au grand jour, et des nettoyages qui doivent s'accomplir vite, pour avoir le droit de repartir, ensuite, sur des bases nouvelles, vers des horizons moins brouillés.

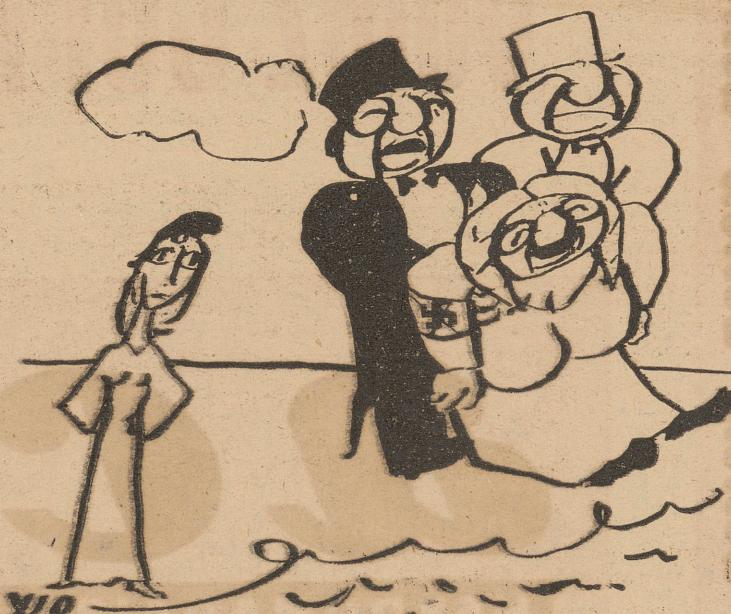
Dans les pas de Talleyrand

UNE gaffe est une maladresse involontaire. M. Georges Bidault a-t-il gaffé en accordant une interview à l'United Press au moment où M. Léon Blum prenait ses premiers contacts avec les meilleurs officiels américains ?

M. Félix Gouin, en tout cas, s'est ému. Et ses amis plus encore. On a tour à tour évoqué



— Que vont manger les Russes s'ils nous envoient leur blé ?
— Des enfants, comme d'habitude...



— Eh bien quoi, faut bien rétablir l'équilibre européen..

Interview accordée par le général de Gaulle au Times, alors que M. Bidault était à Londres, et les réactions du même Bidault contre de tels procédés.

On a cru, ou feint de croire que les déclarations en question étaient une torpille pour couler la mission Blum.

Comme si M. Bidault n'était pas capable, à certaines heures, de tenir, sans arrière-pensée, des propos qui dépassaient ses intentions.

Evidemment, le ministre n'a jamais digéré que le leader socialiste ait été chargé d'ambassade exceptionnelle sans que le général d'Orsay ait été consulté.

Mais quant à vouloir faire ce que la langue diplomatique appelle une « pression » et que l'on nomme, plus simplement un chantage, c'est aller trop loin.

M. Bidault devrait écrire des interviews. Ça serait plus sûr. Et, au moins, pour l'interprétation, il resterait un texte indiscutable.

Tandis que l'on est en train de peser les allusions et de dévoiler les sous-entendus !

Pierre Hervé à la tribune

ON l'attendait avec une curiosité qui, d'un bout, à l'autre de l'hémicycle, passait de la sympathie à la moins franche hostilité.

Pour le M.R.P., Pierre Hervé c'est ce bolcheviste qui ne peut retirer son couteau d'entre les dents que pour croquer un père jésuite.

Le droit voit en lui l'ennemi des trusts, le pourfendeur des synagogues, et tout, et tout..

Et puis, il a son air de Breton têtu, ses phrases ironiques et son jeune sourire d'enfant de chœur qui a mal tourné.

Alors, on guettait ses débuts.

Ça n'a pas raté. A la première allusion, la droite s'est trouvée debout, vociférant.

M. René Coty, qui n'avait pas lieu de se sentir visé puisque l'on ne discutait précisément pas de son amendement, en avait fait son dentier tout rond.

Et le marquis de Moustiers s'étranglait dans sa cravate de fantaisie.

Pleven, Capitant and C°

SANS doute, avec plus d'habileté de l'orateur, Pierre Hervé aurait laissé passer le tumulte, et repris, selon la bonne tradition parlementaire, les mêmes paroles qui, cette fois, auraient franchi la scène sans déclencher de nouveau tumulte.

GRAND MEETING

des veuves de guerre,
des familles de fusillés et des
« Morts pour la France ».

SAMEDI 30 MARS 1946
à 14 h. 30
à la Maison de la Mutualité
(SALLE C.)

20, rue Saint-Victor (métro
Mouffetard-Mutualité)

Sous la présidence d'honneur de
M. CASANOVA, ministre des Anciens
combattants et Victimes de la Guerre.
Sous la présidence effective de Madame
LADENNE, veuve de guerre, déportée de
Ravensbrück, mère du fusillé et de deux
combattants des Forces françaises
libres.

Prendront la parole :
Madame Mathilde PERI, député à
l'Assemblée constituante, présidente de
Fusillés et Massacrés ; Madame TAILLEFER, assistante sociale, au nom de
l'Association et entraide des Veuves de
Guerre 39-45 ; Madame Georgette
SABATY, secrétaire générale de l'Amicale
des Veuves, Orphelins, Ascendants,
Victimes des deux guerres ; Monsieur
JACQUET, chef du Cabinet de Monsieur
CASANOVA.

COMITÉ DE DIRECTION :

KRIESEL-VALRIMONT
Directeur politique

V. LEDUC P. COURTADE
Directeur Rédacteur en chef

JOINVILLE, HERVE
M. FOUCHE

★

REDACTION ET ADMINISTRATION :

3, rue des Pyramides
Tél. : OPERA 86-21
L'administrateur :
M. CUVILLON

★

Les nouveaux prix d'abonnements
sont fixés comme suit :

Un an, 350 fr. - 6 mois, 200 fr.

3 mois, 110 fr.

CONDITIONS SPECIALES POUR L'ETRANGER

Compte chèq. post. : PARIS 4195-47

★

Le directeur reçoit tous les
mercredis, de 15 à 18 heures.
Le rédacteur en chef reçoit
tous les jeudis, de 15 à 18 h.

Le directeur général,
président du Conseil d'administration :
M. KRIESEL-VALRIMONT

Le Directeur technique : C. DELANGRE
imprimeur

Imprimerie du journal
« ACTION »

37, rue du Louvre

AUTORISATION : 1257 bis.

LES MAGASINS AU MUGUET

Enfin ! des points débloqués...
...une sélection de
TAILLEURS
de printemps, beau
laine, à 2.930¹

36, Bd de Strasbourg, Paris-10^e

Parce que, pour un journaliste, des voyages officiels, ce qui compte, ce sont les menus.

M. Gouin, à Marseille, devra soigner la bouillabaisse, s'il entend soigner sa publicité. Et respecter les sonnolences d'après boire !

Forcing parlementaire

NON, non et non. Jamais la Constituante ne viendra à bout du programme qu'elle comptait observer.

Et ce n'est pas sa faute. Tout au moins, pas celle de la majorité fidèle qui n'a cessé de soutenir le gouvernement Gouin.

Mais qui donc a intérêt à retarder certaines grandes discussions ?

La droite, bien entendu, et l'on n'a pas perdu le souvenir de la motion préjudicelle qui, avant l'ouverture des débats sur la nationalisation de l'électricité, a fait perdre trois heures à la Constituante. C'est M. Desjardins, l'un des plus fossiles parlementaires réactionnaires, qui a mené le jeu.

Il y a des "rassemblements"...

action

...qui ne sont que
des attroupements

"VOTEZ COPEAU" SIGNÉ DE GAULLE

DANS une élection, ce qui importe le plus, ce sont les voix d'appoint. » Un respectable pontife du radical-socialisme voulait bien, il y a quelques mois, me faire part de son expérience. « Dans ma circonscription, poursuivait-il, la large masse de mes électeurs étaient des radicaux, dans l'ensemble plus conservateurs que moi-même. Mais j'avais besoin de l'appoint d'un petit nombre de voix socialistes. C'était très simple : selon les lieux et les auditoires, je tenais aux uns des propos révolutionnaires sur un ton sage et modéré ; aux autres je parlais raison dans le vocabulaire marxiste et sur le mode violent. »

A l'époque, cet immoralisme politique m'avait vivement choqué. Depuis, nous avons bien mieux. A tout prendre, la recette du vieux sceptique révèle un parfait mépris du citoyen, mais ne comporte pas de trahison du candidat à l'égard de ses propres idées.

Aujourd'hui, j'entends dire que « la politique est l'art de choisir entre deux maux le moindre ». C'est à peu près ce que disait Laval pour justifier la collaboration. Cet élégant machiavélisme de sous-préfecture, le voilà maintenant pratiqué par d'anciens hommes nouveaux en liaison avec les plus antiques représentants de la III^e République, pour lesquels naguère il n'y avait pas assez de sarcasmes et de mépris.

Ce cher Antoine, dit Toto, une cigarette détrempée collée à la lèvre inférieure, arpente les couloirs du Palais Bourbon avec une ardeur inlassable, comme hier il courait les rendez-vous clandestins : Avinin rassemble. Je dois dire, tout de suite, que les souvenirs communs d'un passé que rien n'effacera garantit une amicale indulgence qui est peut-être prise pour une tacite disposition à la complicité. « Les républicains, tu comprends... » dit-il avec du bras un geste large, très large et si vague... De fondation, membre de la Jeune République, Antoine Avinin, député de la Seine, élu avec des voix socialistes, sur une liste U.D.S.R., professe cette maxime que n'eût point osé exprimer mon vieux mentor rasoc : « En matière électorale, ce qui compte avant tout, c'est la géographie. »



Sous la présidence de l'admirable Antoine qui s'essaye à ressembler à Briand, s'est installé, quelque part au centre de l'Assemblée Nationale Constituante, un étrange marécage. On appelle cela le Groupe de la Résistance démocratique et socialiste. On trouve là quelques doux agneaux de la Jeune République, qui se sont laissé conduire vers des succès électoraux inattendus ou plutôt trop longtemps attendus. Ils ont fermé les yeux quand il fallait : Avinin s'est chargé de tout. Même de faire régner une relative harmonie dans la ménagerie. Pierre Bourdan, qui a de saines réactions républicaines et qui sut s'opposer courageusement aux tendances autoritaires du gaullisme, cotoie pacifiquement les plus célèbres mame-lucks rangés sous la férule de l'astucieux Antoine : Soustelle, naguère grand chef de la D.G.E.R. et auteur d'un amendement sur « l'inviolabilité des communications téléphoniques » qui eut un grand succès d'estime ; Capi-

Il est évident qu'aujourd'hui tout rassemblement cherchant à se « caser » sur l'échiquier électoral dérivera automatiquement dans un sens opposé, vers l'anticommunisme.

tant, dont la redoutable incontinence verbale est le cauchemar de tous les membres de la commission de la Constitution ; Pleven enfin, mais non point ce pauvre monsieur Diethelm, dont personne ne semble vouloir.

Il serait dommage, en vérité, de ne pas continuer une entreprise si bien commencée dans la noble tradition « républicaine » des groupes charnières.

Seulement, du côté socialiste, cela ne va plus du tout. Certains dirigeants avaient vu dans l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance une « rallonge » commode : les militants de province condamnèrent le mariage avec l'U.D.S.R. L'ami Antoine ne se tint pas pour battu, ramassa ce qu'il put trouver et, conçue comme une masse de manœuvre du Parti socialiste, l'U.D.S.R. agit au contraire sur ceul-ci, dans des cas précis, comme une force d'attraction vers la droite.

Lâché par les socialistes, Avinin regarde ailleurs. A Paris, cela ne se présente pas trop mal et j'accorde volontiers que quant au fond, l'idée est la même : il s'agit du rassemblement centriste anticomuniste. Si le dieu de la Jeune République le veut, on s'assemblera avec des radicaux-socialistes et, à droite, avec tout ce que l'on réussira à disputer au P.R.L. de M. Mutter.

« Eh bien, oui ! Que voulez-vous ? Il n'y a qu'à nous faire une autre loi électorale. »



Avant même d'avoir vu le jour, cette fameuse loi légitime déjà toutes les compromissions. Je ne suis pas certain que brimer l'individualisme et écraser les petites formations, sous prétexte de proportionnelle juste et intégrale, soit une chose heureuse. Aucun système ne permet de tenir compte à la fois de tous les facteurs. Toujours, les défauts et les excès d'une méthode font tomber dans les excès de l'autre. On voit fort bien que ce sont les rigueurs du régime électoral qui président à certains mariages, mais cela ne les excuse nullement. Il y a des rassemblements qui ne sont que des attroupements.

La théorie « géographique » de notre ami Avinin prétend relier en une même liste nationale des positions électoralas diverses, contradictoires et opposées. Il y a la sauce qui doit lier le tout : imprudemment on m'a livré le fin mot de sa recette.

Avinin aime bien le vin blanc. Moi aussi. Mais lui, il parle et moi j'écoute. J'écoutes donc : « Voyons, mon petit Copeau, tu n'es pas communiste. Tu es un républicain (toujours le geste large). Voilà, je t'ai trouvé une bonne circonscription. Tu feras une large union, tu vois cela : tu seras le candidat des républicains (un geste encore plus

large). Non ? » Sans discuter le principe, je me contente de démontrer, dans le département considéré, l'absurdité technique de la combinaison. Alors, confidentiel et un tantinet canaille : « Et qu'est-ce que tu dirais, si quelques jours avant le vote, on te mettait des affiches : Votéz Copeau, signé Charles de Gaulle ? »

Et voilà !



Derrière cette agitation de mauvais aloi, il y a des réalités politiques qui attendent leur solution. Nous n'avons guère parlé du parti radical-socialiste, quoiqu'il soit directement intéressé et quelque peu mêlé aux pourparlers

de rassemblement.

Lors de la dernière consultation populaire, beaucoup d'électeurs ont voulu condamner Munich et le radical-socialisme, symbole d'un pouvoir qui avait si mal fini. Ils n'ont point pour autant trouvé la possibilité d'exprimer une opinion républicaine progressiste qui ne se reconnaît pas nécessairement dans la doctrine marxiste. Ce qui caractérise la situation actuelle, à l'Assemblée Nationale Constituante, c'est la disparition de cet « appoint » républicain qui s'est épargné et dont même le M.R.P. a bénéficié.

Un rajustement, un rajeunissement et, pour tout dire, une épuration du vieux parti radical-socialiste, peuvent-ils répondre à ce besoin ? Il ne semble pas que certaines contradictions puissent se résoudre par une révolution purement interne. Voilà pourquoi on voit tant de bonnes volontés nouvelles courir au secours du vieux lutteur des combats démocratiques passés. En échange, on ne demande qu'une chose : un bon brevet de républicanisme.

Fort bien : la preuve est faite que, durement éprouvé par les circonstances, le parti radical-socialiste occupe toujours sur l'éventail politique un emplacement où il importe que vienne s'inscrire une nuance de l'opinion républicaine. Encore faut-il que la nuance soit bon teint : le salut est à gauche, les tentations centristes sont mortelles.

Si rassemblement il y a, il peut avoir un centre, une aile droite et une aile gauche : le tout est de savoir où s'établit la moyenne. M. Pierre Cot éliminé, on n'a pas l'impression que M. Alexandre Varenne, qu'une vénérable tradition place à la gauche des radicaux, suffirait à contrebalancer les bras trop largement ouverts de M. Anxionnaz et le jovial cynisme de notre ami Avinin !



Il y a toujours une curieuse tendance à l'alignement sur la droite, même si elle est numériquement inférieure. Le fait qu'il faut de l'argent pour mener une campagne électorale n'est peut-être pas complètement étranger à ce phénomène...

La Ligue de la République en a fait la cruelle expérience. Les incontestables républicains qui s'étaient faits les initiateurs de cet autre rassemblement se sont presque immédiatement trouvés placés devant ce dilemme : ou bien, en acceptant certains concours, pousser de proche en proche des ramifications jusque dans le camp proclamé ennemi, ou bien renoncer à tous espoirs électoraux.

L'expérience des mouvements d'union patriotique démontre cependant qu'il existe de très nombreux et de très bons Français qui ne sont pas communistes et pourraient très difficilement être amenés à voter communiste : ils sont républicains, non point précisément révolutionnaires, mais persuadés de la nécessité immédiate des grandes réformes de structure ; en outre, et c'est là le fait nouveau, s'il s'opposent idéologiquement au communisme, ils sont dégagés de tout anticomunisme réactionnaire et parfaitement conscients de cette règle d'or de toute politique française : collaboration confiante au pouvoir avec le parti communiste français.

Il existe un certain nombre d'hommes politiques qui répondent exactement à ce même signalement et pourraient fidèlement représenter cette fraction de l'opinion nationale. Et cependant, les uns et les autres ne se retrouvent point.

Il faudrait un autre article pour rechercher les raisons de cet état de fait. Il est en tout cas évident qu'aujourd'hui tout rassemblement cherchant à se « caser » sur l'échiquier électoral, dérivera automatiquement dans un sens opposé vers l'anticommunisme le plus brutal. Quand à la juste représentation de cette opinion républicaine qui existe vivace à côté des doctrines collectivistes, c'est une autre affaire ; il y faut la réalisation d'au moins deux conditions préalables : d'une manière ou d'une autre l'unité de la classe ouvrière et totalement ou partiellement la disparition du M.R.P.

Il y a des gens qui n'ont pas le temps d'attendre, parce qu'ils ne pensent qu'à eux-mêmes. On est pas obligé de choisir lorsque rien ne convient de ce qui est offert. Quand on voit se ramasser dans le parti communiste les seules forces visibles de renouveau, cela ne veut pas dire qu'il soit interdit de chercher « aussi » ailleurs, pour la plus grande richesse de notre pays. Il y a des intermédiaires qu'il faut créer s'ils n'existent pas : longtemps il faudra protéger le parti communiste français contre sa propre solitude.

action

commencera prochainement une grande enquête sur l'armée.

**FAUT-IL SUPPRIMER
L'ARMÉE ?**

Armée nationale ou armée de métier ? Y a-t-il un complot militaire ? Technique, organisation, conditions matérielles et morales dans l'armée.

Tous ces problèmes seront abordés. Comme pour les précédentes enquêtes, « action » demande la participation de ses lecteurs.

Écrire au général Joinville, à « action », 3, rue des Pyramides, Paris (1^{er}).

Des fois...

Allemagne

La vie religieuse

Le gouvernement militaire américain en Bavière a reçu une demande tendant à autoriser la pratique du « culte de Ludendorff ».

Le « culte de Ludendorff » ou « religion germanique », a été prêché par l'ancien général allemand dans les dernières années de sa vie. Il comporte des rités en l'honneur de l'esprit germanique, inspirés des pratiques des tribus teutones et saxones de l'époque antérieure au christianisme : réunions et chants autour de feux sylvestres, cérémonies nocturnes d'initiation, etc., etc.

Danemark

Gaspillages

Des experts de l'U.N.R.R.A. sont venus à Copenhague pour solliciter des secours en vivres auprès des autorités. Le gouvernement danois a offert gratuitement un stock alimentaire d'une valeur globale de 2 millions de dollars, destiné à secourir la population civile allemande de la zone britannique.

Les produits entreposés sont en train de se détériorer, les autorités militaires britanniques ne pouvant en prendre livraison par suite de difficultés de transports inattendues.

Etats-Unis

Le péril blanc

Une jeune fille américaine de Brooklyn a adressé au Congrès une lettre dans laquelle elle expose son inquiétude au sujet de l'afflux de femmes européennes mariées à des G.I.s qui crée un « déséquilibre des sexes aux Etats-Unis ».

Elle propose au Congrès de décider que pour chaque jeune épouse de G.I., le gouvernement américain autorise l'entrée, en Amérique, d'un ancien combattant anglais célibataire, bien portant, d'une belle prestance, de bonne éducation et âgé de moins de trente ans.

Un scandale

La police de Saint-Louis recherche W. J. Hannegan, frère de R. E. Hannegan, ministre américain des Postes. Le shérif de Clayton, qui conduit l'enquête, a déclaré qu'il espérait que le fugitif finirait par se constituer prisonnier. Son frère révèle que, ancien combattant, deux fois blessé, il doit être atteint d'une maladie nerveuse.

W. J. Hannegan est poursuivi pour attentat à la pudeur ; il aurait offert à une jeune fille rencontrée dans une brasserie de la ramener chez elle en voiture.

Auto-défense

Une revue américaine a publié l'annonce suivante :

« Intervention rapide comme l'éclair lors des désordres dans les entreprises, les grèves et maladies du même genre. Abonnez-vous chez les Frères Brown, la firme qui permettra à vos affaires de se développer tranquillement. »

Revendication en habit de soirée

Mrs. Lillian Bernecker, propriétaire d'une importante usine d'outillage du Connecticut, se refuse à recevoir les délégués de ses ouvriers en grève. Aussi ceux-ci se sont-ils présentés à la résidence de leur patronne, Park Avenue, New-York, vêtus d'habit de soirée, et ils ont demandé que la maîtresse de céans veuille bien leur faire les honneurs de la maison. Un valet stylé, affirma que Mrs. Bernecker n'y était pas et les éconduisit.

Grande-Bretagne

L'exclu

ne se repent pas...

D. N. Pritt, avocat célèbre, membre du Comité exécutif, a été exclu du Labour Party, en 1940, pour avoir refusé de s'associer aux campagnes antisoviétiques déclenchées, à cette époque, par certains leaders travaillistes. Son attitude lui a valu une grosse popularité et, aux dernières élections, il a été réélu à une forte majorité.

Il a présenté, l'an dernier, une demande de réadmission et l'a vue refusée. Une soixantaine de députés, membres de l'organisation travailliste, ont signé, dernièrement, une pétition, pour que sa réintégration soit enfin accordée.



Pour 15 dollars vous auriez pu entendre parler W. S. Churchill au Waldorf-Astoria de New-York

DEPUIS dix jours, depuis Fulton, on attendait le discours que devait prononcer Churchill, à l'Hôtel Waldorf Astoria, à l'occasion d'un très brillant dîner donné en son honneur.

Le spectacle commença dans la rue. En effet, tout autour du bloc occupé par ce gigantesque et luxueux hôtel, une foule de manifestants estimés à 2.500 personnes brandissaient des pancartes (les fameux « pickets ») contre l'ancien premier ministre, l'Empire britannique, la campagne antisoviétique si bien orchestrée. Des groupes de syndicalistes, de sympathisants de l'U.R.S.S., des délégués de Palestiniens, des jeunes libéraux clamaient leur indignation et distribuaient des prospectus.

Sur le trottoir d'en face, une dame qui s'était arrêtée, semblait approuver : « Vous ne partagez pas non plus, Madame, les sentiments de M. Churchill ? » — « Je crois qu'il a parfaitement raison en ce qui concerne le danger russe. J'avoue que je souhaite depuis longtemps que l'on supprime le communisme du monde. Mais oser parler de guerre ! Je pensais qu'on pouvait « peacefully » écarter la Russie des pays civilisés, jamais je n'aurais cru qu'il faille pour cela faire massacrer de nouveaux tant de nos garçons. Il est inadmissible que M. Churchill puisse songer à cette éventualité et essaye de rallier à lui l'opinion publique ».

A l'intérieur c'est un tout autre spectacle. Dans un cadre décoré aux couleurs américaines et anglaises, au milieu d'un luxe impressionnant de toilettes, de bijoux, d'uniformes, tel qu'en avait pas vu depuis la guerre, évoluent 19 ambassadeurs, les représentants de toutes les nations et 2.000 invités. La Russie et la Pologne ne sont pas représentées. William O'Dwyer, maire de New-York City, le gouverneur de l'Etat de New-York Thomas E. Dewey, John G. Winant, ambassadeur des Etats-Unis auprès du gouvernement de Sa Majesté (représentant le ministre d'Etat), rendent de vibrants hommages au premier ministre du temps de guerre. On ne remarque pas que le président Truman n'est pas représenté et qu'il n'a envoyé aucun message de sympathie. Et puis Churchill prononce son discours. Il attaque à nouveau la Russie au milieu d'applaudissements frénétiques qui s'élèvent des tables décorées d'orchidées.

Il convainc tous les assistants qui ont payé 15 dollars pour l'honorer et qui n'ont eu que de très maigres applaudissements pour la mémoire du président Roosevelt, évoquée à deux reprises.

(Photos New-York Times.)

Il convainc tous les assistants qui ont payé 15 dollars pour l'honorer et qui n'ont eu que de très maigres applaudissements pour la mémoire du président Roosevelt, évoquée à deux reprises.

(De notre correspondant à New-York)

Mais le spectacle était dans la rue où les manifestants conspuiaient l'homme-au-cigare-entre-les-dents



LES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

Les chapeaux en l'air

A l'annonce que les troupes soviétiques évacuaient l'Iran et que l'accord s'était fait entre le gouvernement de l'U.R.S.S. et le gouvernement iranien, un porte-parole du Foreign Office a déclaré : « Nous ne sommes pas disposés à jeter nos chapeaux en l'air en signe d'allégresse... »

Comme on comprend la déception du porte-parole du Foreign Office ! Le travail patient de plusieurs mois d'intrigues est réduit à néant à la veille même du jour où « l'affaire d'Iran » va être portée devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U.

Les discours préparés, les surprises ménagées, les embûches tendues deviennent inutilisables ! Tout est à refaire. « Ils » le feront. De cela on peut être assuré.

« L'affaire d'Iran » n'a pas commencé il y a quelques mois, c'est une vieille histoire. Il y a un demi-siècle qu'un des objectifs de la politique impérialiste de la Grande-Bretagne est de constituer en Asie centrale un bloc à sa dévotion, gardien de la route de l'Inde et de s'assurer, conjointement avec les intérêts financiers américains, la possession d'une partie au moins des immenses ressources en pétrole de l'Iran.

Le conflit est antérieur à la Révolution soviétique. Lord Curzon, qui considérait la Russie comme un « mammon d'iniquité », écrivait déjà en 1892 : « Le Turkestan, l'Afghanistan, la Transcaspie, la Perse sont pour moi les pièces d'un échiquier sur lequel se joue une partie dont l'enjeu est la domination du monde. C'est là que se décidera l'avenir de la Grande-Bretagne. »

Ce vieil impérialiste traditionnel ne mâchait pas les mots, lui. Il ne faisait pas de difficultés pour reconnaître que « la domination du monde » et « l'avenir de la Grande-Bretagne » étaient dans son esprit une seule et même chose. Avec lord Curzon, on savait où on allait ; avec M. Bevin, le jeu s'est compliqué, et c'est au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes qu'on porte contre la Russie soviétique une accusation d'impérialisme que les faits démentent.

C'est qu'en vérité la Russie soviétique n'est pas la Russie des tsars et que ce qu'on eût toisé de l'une on ne peut l'accepter de l'autre. Le conflit qui eût pu se résoudre, avec un Etat « ordinaire », sur la base d'un partage de l'Iran en zones d'influence, est d'une nature toute différente dès lors que l'on considère la tentative des peuples iraniens pour démocratiser l'Iran non comme une affaire intérieure, mais comme une extension de la puissance soviétique. En ce sens, l'affaire de l'Azerbaïdjan iranien a une valeur de symbole.

Elle signifie que certains dirigeants britanniques n'hésiteront pas, pour les besoins de l'impérialisme traditionnel de la Grande-Bretagne, à dénoncer toute révolution de caractère populaire comme une offensive de l'impérialisme russe. C'est bien ainsi que la réaction iranienne, soutenue et inspirée par les agents britanniques,

a tenté de discréditer le mouvement révolutionnaire azerbaïdjanais. Elle l'a présenté comme la tentative d'un petit groupe d'aventuriers, récemment arrivés dans les hôtels de Tabriz, pour séparer de l'Iran l'Azerbaïdjan et le rattacher à l'Azerbaïdjan soviétique. En réalité, il n'en était rien, comme le prouvent la volonté maintenue affirmée du gouvernement azerbaïdjanais de reconnaître le gouvernement de Téhéran comme l'autorité suprême dans le cadre d'une fédération et le fait que le mouvement démocratique azerbaïdjanais a été encouragé et soutenu par toute la presse de gauche de Téhéran, dans la mesure où celle-ci avait la possibilité de s'exprimer.

Mais cela importe peu aux hommes à qui tous les moyens sont bons pour tenter d'enrayer le mouvement vers l'indépendance et la démocratie qui soulève les peuples coloniaux ou semi-coloniaux, et à qui il est indifférent de risquer de briser la solidarité des Nations Unies en portant devant le Conseil de Sécurité des questions qui ne sont pas de son ressort.

Leur déception est immense quand il leur est enlevé jusqu'à l'ombre d'un prétexte. Ils se désolent de ne pas pouvoir faire du Conseil de Sécurité de l'O.N.U. une sorte de tribunal suprême où l'U.R.S.S. serait l'accusé permanent, responsable de tous les mouvements démocratiques du monde, de toutes les émeutes coloniales, de toutes les révoltes engendrées par l'oppression impérialiste. La nouvelle Sainte Alliance n'a pas de chance, et les peuples qu'elle prétend sauver à leur corps défendant déclinent eux-mêmes le secours périlleux qu'on leur offre. Le gouvernement de Téhéran a déavoué son ambassadeur à Washington, Hussein Ala, qui, de sa propre initiative, avait porté « l'affaire d'Iran » devant le Conseil de Sécurité. Il ne manquera pas, à Londres et ailleurs, de spécialistes de la « démocratie » qui se sentiront, à cette nouvelle, plus iraniens que les Iraniens eux-mêmes. Ce sont les mêmes qui sont plus hindous que les Hindous, plus égyptiens que les Egyptiens, plus mandchous que les Mandchous ou plus grecs que les Grecs.

Mais cette espèce de surenchère ne trompe personne. Tous les oripeaux dont s'affublent les beaux masques du carnaval anti-soviétique portent une marque de fabrique. En Iran, c'est celle des trusts anglo-américains du pétrole. Il leur sera difficile d'intéresser le monde à leur cause, et le peuple azerbaïdjanais aura ce qu'il demande : le droit de parler azerbaïdjanais (oui, figurez-vous), une loi sur les assurances sociales et des routes goudronnées. Il n'y a pas de quoi jeter son chapeau en l'air, en effet, mais c'est mieux que rien et c'est beaucoup pour un peuple dont le malheur a voulu qu'il fût placé sur la route des Indes.

Pierre COURTADE

Vous avez le choix entre la libération de l'Inde et un supplément de sucre. Que préférez-vous ?

A UX élections générales, les questions impériales furent évitées d'une manière tout à fait surprenante. Quand on faisait quelque allusion aux affaires étrangères, il s'agissait presque invariablement de l'U.R.S.S. ou des Etats-Unis.

TRIBUNE
Hebdomadaire socialiste
(LONDRES)

Je ne crois avoir entendu aucun orateur sur aucune estrade parler spontanément de l'Inde. Une fois ou deux, à des réunions travaillistes, je tentai l'expérience de poser une question sur l'Inde, pour obtenir une réponse à peu près dans ce sens : « Le parti Travailiste est évidemment, en pleine sympathie avec l'aspiration du peuple hindou à l'indépendance. La question suivante, s'il vous plaît ? ». Et on laissait tomber le sujet sans éveiller la moindre lueur d'intérêt dans l'assistance. Le manuel distribué aux orateurs travaillistes comportait 200 pages, dont une seule, peu instructive, était consacrée à l'Inde. Pourtant l'Inde a près de dix fois la population de la Grande-Bretagne !

Les faits qui, je m'en rendis compte, soulevèrent un intérêt vraiment passionné étaient le problème du logement, le travail pour tous et les assurances sociales. Qui aurait pu deviner, d'après la manière dont on les discutait, que ces questions fussent en aucune façon liées à la possession par nous de colonies nous fournissant des matières premières et des marchés assurés ?

À la longue, on paie toujours le fait d'écluder la vérité. Une chose que nous payons progressivement aujourd'hui, c'est de n'avoir pas réussi à faire comprendre au peuple britannique que sa prospérité dépend en partie de facteurs extérieurs à la Grande-Bretagne.

Ce que nous aurions dû dire au cours de ces vingt dernières années est quelque chose comme ceci : « Il est de notre devoir, en tant que socialistes, de libérer les

peuples sous notre dépendance et à la longue, nous y aurions avantage. Mais seulement à la longue. Pour l'avenir immédiat, il nous faut compter avec l'hostilité de ces populations, avec le désordre dans lequel elles tomberont probablement, et avec leur effrayante pauvreté, qui nous obligera à leur donner des denrées de différentes espèces, afin de leur faciliter la

mise en route. Si nous avons beaucoup de chance, notre niveau de vie ne souffrira peut-être pas de la libération des colonies, mais il demeure la probabilité qu'il en souffre pendant des années, et même pendant des dizaines d'années.

Vous avez le choix entre la libération de l'Inde et un supplément de sucre. Que préférez-vous ?

La Suisse renoue les relations diplomatiques avec l'U.R.S.S.

La presse helvétique reconnaît les torts de la Suisse dont l'attitude fut longtemps « inamicale »

L'U.R.S.S. a fait preuve à notre égard d'une réelle compréhension. Elle n'a rien exigé que nous ne puissions accepter. En respectant notre honneur et notre dignité, elle a permis à l'accord de se réaliser dans les meilleures conditions. Son attitude est d'autant plus remarquable que la nôtre, à son endroit,

a été plus d'une fois inamicale, en particulier lorsqu'en 1934,

interprète des sentiments de la très nette majorité du peuple suisse, M. Motta, auquel on avait forcé quelque peu la main, prononça, devant l'assemblée de la S.D.N., son fameux discours contre l'admission des Soviets. Il n'y a eu aucune platitude de notre part à reconnaître qu'en oubliant la blessure que nous avions infligée alors à son amour-propre, la Russie fait preuve de générosité. De notre côté, en oubliant les légitimes griefs que nous avions contre elle, nous faisons preuve de sagesse.

Pourquoi les Soviets n'ont-ils pas accepté plus tôt l'offre que la Suisse leur avait faite ?

On ne peut répondre à coup sûr. Mais ce qui semble indéniable, c'est que la question suisse n'était pour eux qu'un aspect du vaste problème de leurs relations avec le monde occidental et avec l'O.N.U. Ils ont dû choisir le moment actuel pour des

raisons de politique générale, et non pas en vertu de considérations relatives aux seuls problèmes russo-suisses. Il n'est donc pas évident de voir dans leur décision, qui suit celle d'évacuer l'île danoise de Bornholm, un geste d'apaisement et de conciliation envers l'Occident. Considéré sous cet aspect, cet événement est heureux non seulement pour la Suisse, mais pour

le monde entier.

Ce qui est certain, c'est que les conditions dans lesquelles s'effectue la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays fait augurer très favorablement de leur avenir. Les considérations idéologiques n'ont joué aucun rôle. Ceux qui, chez nous, prétendaient l'actuel Conseil fédéral incapable d'inspirer confiance à la Russie, et qui voyaient dans un changement de régime, ou pour le moins dans une orientation nouvelle de la majorité gouvernementale, la condition sine qua non d'un rapprochement en seront pour leurs frais. Les faits sont là, aujourd'hui, qui démontrent à l'évidence le caractère spécieux de leurs raisonnements, et le tort qu'ils ont eu de vouloir exploiter à des fins de politique intérieure les embarras de notre politique étrangère.

Olivier REVERDIN.

qui donnent

à Paris

Grèce

Le ministre
ne commente pas

Le chef de la gendarmerie grecque d'Arta avait laissé les groupes royalistes terroristes s'emparer d'otages civils. Le ministre de l'Intérieur voulut le déplacer : la direction de la police anglaise s'y opposa.

M. Lynchos, sous-secrétaire d'Etat à la Presse, interrogé sur ces faits que le ministre de l'Intérieur lui-même a révélés, s'est refusé à les commenter.

Hongrie

Minorités apaisées

M. D. Keresztry, ministre de l'Instruction publique, a solennellement inauguré la première école secondaire de langue serbo-croate établie en Hongrie.

« La première école secondaire yougoslave en Hongrie contribuera à approfondir l'amitié hungaro-yougoslave », a-t-il proclamé à cette occasion.

D'autre part, dans une protestation contre les tendances chauvinistes de certains fonctionnaires, des écrivains hongrois ont applaudi « la Yougoslavie du maréchal Tito qui fait son possible pour améliorer le sort de la minorité hongroise dans son pays... et donne l'exemple d'un esprit de compréhension et de conciliation exceptionnel dans l'histoire du monde. »

Indes Anglaises

Le rideau de fer

« Nous ignorons ce qu'on veut faire de nous. Si vous restez sans nouvelles, préparez-vous à de nouveaux combats » : tel est l'ultime message que les leaders de la mutinerie de la marine royale hindoue ont pu faire parvenir, quarante-huit heures après leur arrestation. Depuis, on n'a reçu aucune information sur leur sort. On ignore le lieu où ils ont été emmenés.

Le commandant en chef britannique de la marine indoue avait promis qu'aucune représaille ne serait exercée contre eux. Sadar Patel, leader du Congrès pan-hindou et Jinnah, de la Ligue musulmane, s'étaient engagés, avec leurs organisations, à veiller à ce que la promesse fût observée.

Le bout de l'oreille

LT.N.S. mande de New-York que lord Linlithgow, qui fut vice-roi des Indes de 1936 à 1943, a fait connaître qu'à son point de vue, leur puissance militaire insuffisante pourrait bien obliger les Indes à accepter le statut de dominion, bien que M. Bevin leur ait offert une complète indépendance.

Japon

Le bras autour
de la taille

Le général Eichelberger, commandant la VIII^e armée américaine, a décreté que tout soldat américain se promenant dans la rue avec une jeune fille japonaise sera puni de prison s'il a passé le bras autour de sa taille.

Seule une demande expresse du commandant de compagnie permettra de faire lever la punition.

Le général a fait savoir que cette mesure ne tendait pas à imposer la « non-fraternisation » car il n'a jamais été question de fraternisation au Japon.

Suisse

Le port de Franco

La maison Hispano-Suiza fabrique des armes et des munitions pour Franco. Le transit n'étant pas possible par la France, on croit savoir que le consulat anglais à Genève a donné toutes facilités pour que les marchandises passent par l'Italie du Nord et soient embarquées à Gênes. On se rappelle que le train de la division bleue avait suivi le même chemin après avoir été arrêté à Chambéry.



IL s'éveilla brusquement, en sursaut ; arraché à un sommeil qui ressemblait à la mort.

Que se passait-il ? Rêvait-elle tout haut ? Un cauchemar ?

« Qu'est-ce qu'il y a », murmura-t-il. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle respirait d'une façon bizarre, très vite, comme si elle suffoquait, et on entendait tout le temps un drôle de petit bruit dans sa gorge.

Il frotta une allumette à tâtons, et regarda son visage. Il était blanc, affreusement pâle, absolument décoloré.

Ses cheveux étaient trempés et ses yeux le regardaient fixement sans le reconnaître, on aurait dit deux morceaux de verre, sans la moindre étincelle. Dans la chambre, on n'entendait, que son souffle et ses halètements répétés qui continuaient de plus belle.

« Calme-toi », supplia-t-il, « calme-toi, on va entendre. »

Il sortit du lit et versa un peu d'eau dans le verre à dents.

« Bois ça, ma chérie, bois. »

Le verre résonna contre ses dents, l'eau se répandit sur son menton. Pourtant, elle ne fit pas le moindre signe.

« Qu'est-ce que je vais faire ? » se dit-il avec désespoir. « Nom de Dieu, qu'est-ce que je vais faire ? » Il alla doucement jusqu'à la porte et il écouta. Le couloir était toujours noir, mais le jour commençait à paraître par une fenêtre ouverte.

Il resta sans bouger, au milieu de la chambre. Sur une chaise, il vit sa gaine qui était dissimulée sous sa chemise. Une pensée absurde lui traversa l'esprit. « Elle est rose, pourquoi a-t-elle une gaine rose ? »

Il passa la main sur son front. Ses doigts étaient humides de sueur. Sa gorge était serrée.

Soudain, les halètements s'arrêtèrent. Du côté du lit, tout était silencieux. Il resta immobile, incapable de faire un geste, de concevoir une idée, l'oreille aux aguets.

Une lumière commençait à s'infiltrer par la fenêtre ouverte. Les meubles prenaient forme, il apercevait le dessin du papier. Il se demanda qui l'avait choisi, et s'il y avait longtemps, longtemps qu'il était là. Son cerveau se refusait à fonctionner normalement.

« Il vaut mieux ne pas rester planter là », se dit-il, « il vaut mieux ne pas rester au milieu de la chambre. »

Elle était morte, évidemment. Il le savait. Elle était morte. Curieux... il ne ressentait pas la moindre émotion. La peur avait tout balayé. Il se pencha sur le lit pour la regarder. Elle avait l'air d'une pauvre petite chose, elle avait la bouche ouverte. On ne l'entendait plus respirer, plus du tout. Oui, elle était morte. Il alla jusqu'à la cuvette pour se laver la figure et les mains. Il se demanda stupidement de quoi elle était morte. Le cœur, peut-être ; elle n'avait jamais eu l'air très robuste. Elle aurait dû le lui dire ; il n'y était pour rien. Non, il n'y était évidemment pour rien. Est-ce qu'il l'avait tuée ? Il ne connaissait guère les femmes. Il ne s'était pas rendu compte.

« Je ne sais pas ce qu'on fait quand quelqu'un meurt », se dit-il en essuyant ses mains à la serviette.

Il ne ressentait pas la moindre émotion et cela l'inquiétait. Son émotion était peut-être refoulée, maîtrisée. Il avait peut-être le cerveau dérangé. Surtout, pas de crise de nerfs. S'il éclatait de rire, si, par malheur, il éclatait de rire dans le silence de cette chambre sinistre et sombre, il éveillerait les autres gens de l'hôtel. S'ils se glissaient jusque dans l'embrasure de cette porte ; si d'étranges et sombres sil-

RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Un hôtel assez sordide du quartier Montparnasse, avant la guerre. Un couple de rencontre — homme et jeune fille, Anglais de la classe aisée — y débarque et, après un dîner assez morne, se met au lit. Atmosphère de malaise. L'homme est de mauvaise humeur, presque brutal. La jeune fille glacée et apeurée. Plusieurs points de suspension...

houettes regardaient par-dessus l'épaule grasse de la patronne... L'homme aux dents d'or, qui souriait, saluait... « Je regrette, mais je ne suis pas présentable. » Il voyait sa figure grise et mal rasée, son sourire grimaçant qui s'effaçait, aussi nettement qu'il voyait ce corps immobile sur le lit.

Quelle horreur. Il allait éclater de rire, il avait une peur terrible d'éclater de rire.

Ce vers stupide d'une vieille chanson, qu'il n'avait pas entendue depuis des années, lui vint à l'esprit :

Courage, Jenny, tu seras bientôt [morte...]

La vie doit être courte et joyeuse...

S'il ouvrait la porte et chantait dans le couloir : « La vie doit être courte et joyeuse » ?

Un ricanement nerveux monta de sa gorge et brisa le silence de la chambre. Le bruit lui rendit la raison. Il fallait s'habiller vite et s'en aller.

Il ne fallait pas qu'on le trouve avec elle. La police... des questions, des questions sans arrêt. On lui arracherait la vérité, sa famille arriverait (une enquête abominable), des scènes,

des questions, encore des questions. On n'en sortirait jamais. Jamais. La panique s'empara de lui, comme une main invisible qui l'aurait saisi à la gorge. Pourquoi est-ce que cette affreuse histoire lui était arrivée ? Pourquoi était-ce lui qui devait jouer ce rôle ? Et pourtant, s'il pouvait s'en aller maintenant, personne ne se douterait jamais de rien. Il prit brusquement ses vêtements, ses doigts pleins de sueur glissaient. Il n'y avait pas de

raison pour qu'on découvre son identité. Il n'avait pas donné de nom. Les fiches étaient encore sur la cheminée, il ne les avait pas remplies. Il entassa ses affaires dans sa valise et referma le couvercle. Du coin de l'œil, il entrevoyait la forme dans le lit. Il feignit de n'avoir rien vu. Il comprit que cette scène resterait toujours devant ses yeux. La petite chambre chaude, la jeune fille morte dans le lit et l'affreux papier de mur derrière sa tête. Il se détourna avec effroi.

Il descendit les escaliers avec précaution, sa valise à la main, son chapeau rabattu sur ses yeux. Quelque part une horloge sonna la demie.

Il entendit craquer une porte. Il

s'aplatit contre mur en retenant sa respiration.

En haut, une femme s'avança dans le couloir et s'arrêta pour écouter. Elle tenait quelque chose à la main. Puis elle se glissa furtivement le long du couloir et pénétra dans une autre chambre.

L'homme attendait dans l'escalier, il avait l'impression que ses pieds étaient devenus des pierres. Une fois encore, la chambre passa comme un éclair devant ses yeux : le silence, la forme sombre sur le lit.

Il quitta l'hôtel et se mit à courir. Il descendit une rue en courant, puis une autre, traversa le boulevard, et ensuite une invraisemblable succession de rues. Des maisons grises, toutes pareilles et des cafés mornes et déserts. Ce n'était pas le Paris qu'il connaissait, c'était un cauchemar qui n'existe que dans son imagination ; c'était l'enfer. Et, en même temps, le bruit de ses pas et celui de son cœur rythmaient l'air stupide qui le poursuivait.

Courage, Jenny, tu seras bientôt [morte...]

La vie doit être courte et joyeuse...

Il dut cesser de courir. Il se mit à marcher sans s'arrêter, son sac à la main, son pardessus sur le bras. Paris s'éveillait à une nouvelle journée, une journée blanche, brûlante comme les journées précédentes. Les gens sortaient dans la rue. Des jeunes gens mal réveillés ouvraient les volets des boutiques et essuyaient d'un air ennuié les tables des cafés.

Quelqu'un se penchait par la fenêtre pour secouer un matelas. Une femme aux cheveux épars balayait les marches d'une maison. Un chien jaune s'étirait pour renifler un réverbère, les voitures commençaient à résonner sur les pavés.

L'homme fut obligé de s'arrêter. Il s'assit à une table devant un café et laissa tomber sa tête dans ses mains. Il ne savait plus qu'une seule chose, c'est qu'il était fatigué, si fatigué qu'il n'avait qu'une envie : s'étendre sur le sol pour y dormir, la tête dans le ruisseau.

Le garçon, encore à moitié endormi, se tenait devant lui. Il s'entendit commander un café. Des tramways passaient, ainsi que quelques rares taxis matinaux.

« La vie doit être courte et joyeuse. La vie doit être courte et joyeuse. » Est-ce que cet air allait le poursuivre éternellement ? Stupide. Absolument stupide. Oui, il fallait trouver un train quelconque et s'en aller, tout de suite. Quelque part, au bord de la Méditerranée. Il arriverait peut-être à écrire une pièce là-bas... à travailler un peu.

Il appela le garçon pour demander l'addition. Il fallait partir maintenant pour s'occuper du train, il prendrait le premier qui partirait pour le Midi.

Il fouilla dans ses poches, en regardant le morceau de papier. Alors, l'étui qui lui serrait la tête disparut, il se sentit l'esprit clair, lucide.

Quelque chose qui ressemblait à l'étreinte d'une main gluante se referma sur son cœur. Il faillit s'écrouler. Des gouttes de sueur coulèrent sur son front et ruisselèrent sur ses joues.

Il se rappelait qu'il avait laissé son portefeuille et tout ce qu'il contenait (lettres, argent, adresses) dans la chambre d'hôtel, près du boulevard Montparnasse.

FIN.

Traduit de l'anglais par Raymonde ASSELIN

Copyright. Agence Hoffmann.



De la direction des banques et des holdings à la collaboration économique

On ne peut être dirigeant de trusts sans occuper des postes de commande dans les banques. Nous avons vu que la famille Gillet a su tirer profit des industries les plus diverses. Elle doit en partie sa puissance à la situation prépondérante qu'elle occupe au Crédit Lyonnais. Dans la liste la plus récente des membres du conseil d'administration de cette banque, nous voyons Charles Gillet figurer en bonne place auprès de son parent, René Piaton, d'Aimé Lepercq et du baron Brinard.

Les Gillet ont toujours été considérés à la Banque de France, comme des amis de la maison et, en 1926, Edmond Gillet a été nommé régent. Par ailleurs, nous avons vu les liens qui les unissent au groupe Mirabaud et à des sociétés holdings qui sont une des formes de l'emprise du capitalisme financier sur la production. Nous noterons également la présence de François Balay, beau-frère de la fille de Joseph Gillet, dans le conseil d'administration de la Société lyonnaise de dépôts, filiale du Crédit industriel.

Dans ces combinaisons, on s'entend aisément par-dessus les frontières. C'est ainsi que nous rencontrons, en 1930, Edmond Gillet occupant le poste de vice-président de la Financière textile pour la France et l'étranger, auprès d'Eugène Motte-Vanouttryve, le grand maître du textile du Nord. La Financière était une holding constituée par des industriels français, anglais, roumains et tchécoslovaques et appuyée par des banques françaises, roumaines, autrichiennes et allemandes. Les représentants de ces diverses nationalités étaient d'ailleurs fraternellement unis dans le conseil d'administration. Les trusts sans patrie, comme dirait l'autre ! Sans patrie, mais non sans profit, puisque l'une des premières opérations de cette holding avait consisté à mettre la main sur la Société Bohust, de Bucarest, qui représentait 60 % de l'industrie lainière en Roumanie !

Et ceci nous ramène aux textiles, source inépuisable de richesse et suprême pensée des Gillet !

Les magnats des textiles artificiels

La fabrication des textiles artificiels se rattache d'ailleurs à l'activité plus générale des produits chimiques et ce n'est que dans le but de simplifier pour le lecteur, la liaison inextricable des intérêts et des entreprises des trusts, que nous examinerons séparément les deux industries.

Les grandes sociétés de textiles artificiels placées sous la dépendance directe du groupe Gillet : la Société Givet-Izieux, la Société Textil, la Viscose albigeoise, la Cuprotextile, la Viscose française, sont elles-mêmes des holdings contrôlant, par le jeu des participations financières, de très nombreuses et très importantes sociétés en France et à l'étranger. Contrôlant dans la mesure où elles ne sont pas elles-mêmes à leur tour contrôlées par les plus grands des trusts internationaux !

C'est ainsi que la Société Givet-Izieux est intéressée dans plusieurs dizaines de grandes entreprises ayant pour but la fabrication non seulement des textiles, mais également des produits chimiques, des pâtes à papier et d'une foule d'autres objets. On peut citer parmi les plus importantes : Rhodiaceta, les Textiles artificiels de Cauchy, la Cellophane, les Constructions mécaniques de Stains, la Soie artificielle du Sud-Est, la Société nationale de la viscose.

A la veille de la guerre, Charles Gillet était président du Comptoir des textiles artificiels, cartel international tout-puissant et dont les intérêts étaient solidement liés depuis longtemps au grand trust américain, Dupont de Nemours and C° (1).

Le Comptoir était aussi « très introduit » en Allemagne. Il possédait 30 % du capital de la « Deutsche Celta A.G. ». Il rayonnait sur l'Italie (Societa Generale Italiana della Viscosa), la Pologne, l'Espagne (Sociedad Anonima de Fibres Artificiales de Barcelona), la Suisse (Viscose A.G.), (Rhodiaceta suisse), la Belgique (Société générale de soie artificielle par le procédé Viscose) et en général sur tous les pays où étaient exploitées les brevets Rhodiaceta et Celta.

Quels que soient les peuples engagés dans la guerre, le groupe était donc certain de faire d'excellentes affaires. Et l'on comprend avec quelle satisfaction les dirigeants de la Société Gillet-Thaon qui contrôle quatre-vingts usines en France, en Belgique et en Allemagne, pouvaient déclarer au

cours de l'assemblée générale du 24 juin 1943 : « L'adaptation de nos fabrications aux textiles nouveaux nous a permis de faire face à la situation et d'en tirer le meilleur parti. La marche des sociétés françaises qui constituent nos participations s'est révélée, eu égard aux difficultés rencontrées, satisfaisante, ainsi qu'en peut témoigner le rendement du portefeuille de la Société. »

Nous n'en doutons pas une minute ! Mais entre temps, s'étaient déroulés des événements moins satisfaisants pour l'ensemble des Français, au cours desquels certains dirigeants du groupe avaient eu l'occasion de donner la mesure de leur patriotisme !

“ France-Rayonne ”

Dans un document du 11 juillet 1940, signé Weygand, le gouvernement de Vichy lui-même déclarait : « L'avis du Gouvernement français est bien que le travail des établissements industriels français au profit de l'armée allemande, non seulement dépasserait les clauses de la convention d'armistice, mais serait encore contraire au droit des nations. »

Aucune disposition légale et encore moins le fait qu'il habitait la région lyonnaise, alors située en zone non occupée, ne pouvait donc justifier la conduite de M. Ennemond Bizot qui, en août 1940, se rendit à Berlin, uniquement poussé par l'appât du gain.

M. Ennemond Bizot est le gendre de feu Edmond Gillet. Il a épousé, en 1925, Marguerite Gillet et il est administrateur d'un grand nombre d'affaires du groupe Gillet.

M. Bizot proposa aux Allemands un procédé secret permettant de fabriquer un tissu de rayonne plus solide que le coton, destiné à être utilisé comme toile intérieure de pneumatiques automobiles. Ce procédé qui était appliqué dans une usine du trust située à La Voulte, devait par la suite favoriser considérablement l'effort de guerre allemand.

En échange, M. Bizot reçut des matières premières et une offre de matériel pour fabriquer de la fibrane, laine artificielle inventée par l'Allemagne. Il utilisa, dans ce but, l'usine de la Société Cupro Textile, située à Roanne, sur les bords de la Loire, et créa une société anonyme à laquelle il donna — ironiquement sans doute — le nom de « France-Rayonne ».

Cette société dans laquelle les intérêts allemands devaient être successivement de 33 puis de 51 %, réalisait la collaboration de seize très importantes sociétés de textiles artificiels appartenant pour la plupart au trust Gillet et du consortium Zellvolle, organisme dépendant officiellement du parti nazi et dont le président était le docteur Walter Chieber, hitlérien fanatique et ancien ministre de l'Armement du Reich. A côté de ce dernier, siégeait naturellement M. Bizot, auquel revenait le poste de président directeur général et divers seigneurs du textile, allemands ou français.

La construction d'une énorme usine fut immédiatement entreprise à Roanne. Plus d'un millier d'ouvriers furent employés à ce travail. Les dépenses engagées dépassèrent 1 milliard 300 millions.

Lors de l'inauguration de l'usine, le docteur Chieber vint parader en uniforme de général et M. Bizot, aux petits soins pour ceux qui torturaient et tuaient alors tant de Français, hébergea toute la caravane allemande en son château de Bully.

Dès les premiers jours, la production quotidienne fut de 25 tonnes de fibrane. Le programme prévu était de 100 tonnes par jour, mais il ne fut jamais atteint grâce au freinage des ouvriers. 80 % de cette fabrication prenaient immédiatement le chemin de l'Allemagne.

Les dirigeants de France-Rayonne doivent répondre du crime d'atteinte à la sûreté de l'Etat pour commerce avec l'ennemi. Leur collaboration a été entièrement volontaire. Leur trahison a même été plus prompte que celle des dirigeants de Vichy !

Pourquoi n'ont-ils pas encore été jugés, alors que près de deux ans se sont écoulés depuis la libération ?

Bien que l'information ait été ouverte à Lyon, la cour de justice de Lyon a dû se dessaisir en faveur de celle de Paris sous le prétexte que le siège social de « France-Rayonne » se trouvait à Paris. Pourtant, le président directeur général est domicilié à Bully, dans le Rhône, où il est électeur et de plus, presque tous les autres administrateurs de la Société, notamment M. Charles Gillet, habitent à

Lyon. Enfin, c'est seulement dans la région de Roanne et à Lyon que l'on peut citer facilement les témoins et réunir tous les éléments permettant de faire une lumière complète sur cette affaire.

Le trust Gillet doit disposer d'appuis bien solides pour être parvenu à étouffer une telle trahison !

Les trusts de la teinture et des produits chimiques

La grande affaire de teinturerie du groupe est la Société Gillet-Thaon, dont nous avons cité plus haut le compte rendu de l'assemblée générale du 24 juin 1943. La principale usine de cette société se trouve à Thaon, dans les Vosges. Elle est la plus importante d'Europe et peut teindre, blanchir ou imprimer annuellement plus de 250 millions de mètres de tissus ! Les quatre-vingts autres usines du trust Gillet-Thaon, en dehors de la région de l'Est, sont établies dans la région lyonnaise, en Normandie, en Alsace et dans le nord de la France, ainsi qu'en Allemagne et en Belgique.

Auprès de Charles Gillet qui n'occupe modestement qu'un poste d'administrateur, le président directeur général est Marc Chatin, dont la famille est associée depuis longtemps aux affaires du groupe Gillet. On note dans le conseil d'administration, la présence de François Balay, dont la mère est une Gillet, et qui a été sous l'occupation, directeur responsable de la branche teinture et apprêts du Comité général d'organisation de l'industrie textile et membre du Comité consultatif des industries chimiques de l'Office central de répartition des produits industriels. Nous remarquerons en passant que sa belle-sœur, Mme Paul Balay, est née Painvin et apparentée au président d'Ugine, dont la presse a dénoncé à plusieurs reprises l'étroite collaboration avec les Allemands. Nous avons vu dans un article précédent que les Gillet figurent d'ailleurs dans le conseil d'administration d'Ugine.

Les Etablissements Kuhlmann sont le grand trust des matières colorantes et des produits chimiques en général. Ses principaux administrateurs, MM. René-Paul Duchemin et Joseph Frossard, font l'objet de mesures d'instruction pour collaboration économique. Ils ont fabriqué par milliers de tonnes les produits chimiques indispensables à l'Allemagne pour gagner la guerre et participé à la création, le 12 décembre 1941, de la société franco-allemande, Francolor, dont 51 % des actions étaient détenues par le grand trust allemand I.G. Farben.

Dès 1927, Joseph Frossard, qui a une solide réputation de nazi 100 %, était l'un des organisateurs du cartel franco-allemand de la chimie qui répartissait amicalement les zones de vente et fixait les prix minima.

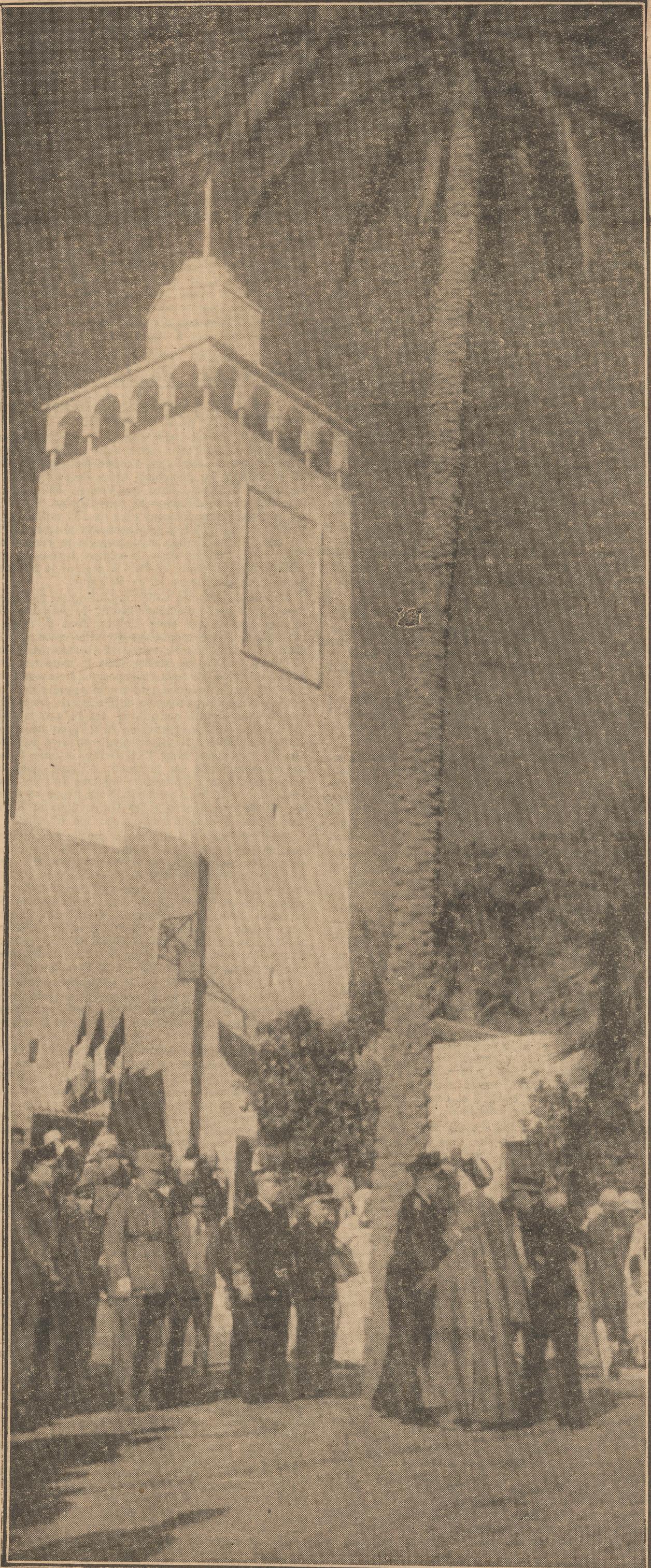
On ne rencontre pas le nom de Gillet dans le conseil d'administration de Francolor, mais quand on connaît l'étroite liaison qui existe entre les dirigeants français des grandes sociétés de produits chimiques, on peut se demander dans quelle mesure d'étroites relations d'affaires ont pu exister entre eux pendant l'occupation. Néanmoins, la liaison semble ancienne entre le groupe Gillet et le groupe Kuhlmann, car nous constatons qu'en 1928 aux beaux temps du cartel franco-allemand, Edmond Gillet présidait la Société Progil Kuhlmann qui fabriquait toutes sortes de produits chimiques et était plus particulièrement spécialisée dans le sulfure de carbone.



Cette première exploration où nous avons suivi les traces de l'une des plus riches familles françaises dans le dédale des intérêts et des relations de famille, nous a permis de saisir la structure du capitalisme français étroitement lié au capitalisme international. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que les magnats dont nous avons analysé l'activité sont tellement « dénationalisés » dès l'enfance par le milieu dans lequel ils se trouvent, qu'ils ne voient que des relations d'affaires normales là où le bon sens populaire crie à la trahison. Ils se sentent infiniment plus proches d'un administrateur de la I.G. Farben ou de la Dupont de Nemours que d'un ouvrier de leurs propres usines. Car les frontières de leur patrie se confondent avec celles de leurs profits et ils n'ont pas attendu l'occupation pour réservé leur méfiance et leur haine au seul peuple de France !

Louis DEBREUIL

LE BONHEUR EST UNE IDÉE INCONNUE EN ALGÉRIE



POUR les Algériens, un Français fraîchement débarqué de la métropole s'appelle un « frangau ». Il est considéré avec une pointe de suspicion car il ne possède pas cette « optique spéciale » grâce à laquelle la plupart des européens aux colonies ne sont pas troublés dans leur conscience. Une légère teinte de mépris aussi, c'est un naif qui s'étonne facilement, qui cherche à comprendre pourquoi les indigènes s'en vont pieds nus, pourquoi ils sont en haillons, pourquoi ils meurent de faim. Il a le tort de ne pas considérer ces incidents comme normaux, et sa surprise est d'autant plus grande qu'il débarque confiant, plein de jolies idées sur la colonisation, sur notre vocation et notre génie civilisateurs : il s'attend à trouver les populations indigènes plongées autrefois dans la misère, l'ignorance et la terreur, profitant aujourd'hui du progrès et de ses lumières, bénéficiant de nos écoles, de nos hôpitaux, de nos médecins, de nos machines, de notre sagesse et de notre bonté. La presque totalité des Français ignore la situation réelle dans les pays coloniaux. Il est vrai que l'Indochine est bien loin ; que bien des déserts nous séparent de l'Oubangui-Charl. Mais tout de même l'Algérie ! C'est le nouveau petit Larousse illustré qui nous le dit : « Trois départements français : Alger, Oran, Constantine. On y distingue 3 régions : 1^{re} Le Tel ; 2^{re} Les Hauts-plateaux ; 3^{re} Le Sahara. On y trouve le lion, la panthère, l'héron, le chacal, le chameau, le cheval et tous les animaux domestiques ». On y découvre aussi beaucoup d'autres choses. Dès l'arrivée en Alger on voit tout de suite

que tout ne va pas très bien. Il y a trop d'enfants souffrants, trop de mendiant, trop de misère qui s'établit dans les rues. Par exemple la Casbah, lieu célèbre recommandé aux touristes, je ne l'ai trouvée belle que du haut d'une terrasse, devant l'avalanche des maisons blanches, les nappes brillantes de la mer et les bateaux immobiles dans le port, mais dès que je me suis promené à l'intérieur, j'ai vu le soir, des centaines d'enfants accroupis sur les escailles attendant à la porte des restaurants avec des yeux suppliant, et la nuit

par
J.-F. ROLLAND

ils dorment là parce qu'ils ne peuvent pas aller ailleurs. Mais ceci n'est qu'une introduction. C'est dans les campagnes qu'il faut aller se promener. Le mauvais sort a voulu que quatre années de sécheresse aient détruit les récoltes et décimé les troupeaux et comme la masse des paysans algériens cultive la terre dans les mêmes conditions qu'il y a un siècle, des milliers de paysans algériens vivent dans un état de misère épouvantable. Ils n'ont plus pour vivre que la ration mensuelle de 7 kgr 500 de farine distribuée par les autorités. Mais ils sont nombreux à ne rien trouver. Retards dans les transports (jusqu'à quatre mois dans la région de Tebessa). Lenteurs et imprévoyances d'une administration souvent rouillée et rétrograde. Des trafics à divers échel-

lons. La malhonnêteté de beaucoup de caïds. La dispersion de l'habitat. J'ai visité quelques douars des hauts-plateaux constantinois perdus au pied des montagnes couleur de feu sous un ciel tantôt bleu, tantôt plombé, strié par les nappes dorées des nuages en suspension. Toute la journée, les Arabes errant autour de leurs gourbis parce qu'ils n'ont strictement rien à faire. Leur nourriture se compose exclusivement d'une espèce de truffe appelée « Talghouda » dont on fait des galettes après l'avoir broyé entre deux pierres. Une consommation abusive peut-être dangereuse. Partout, j'ai constaté le désespoir et la résignation. Souvent, désertant les campagnes hostiles, des familles entières se mettent en marche vers les villes dans l'espérance de trouver du secours et des vivres. Dans toutes les villes du sud on les rencontre par milliers, entassées dans des écuries, des casernes, des hangars ou même des grottes comme à Kenchela et à Tebessa, attendant les distributions de soupe et de pain organisées par le secours populaire. J'ai vu des hommes aussi maigres et aussi tristes que ceux des camps de concentration. A Tebessa, j'ai vu des enfants mourir de faim. Il est vrai que les années successives de sécheresse sont la cause directe de la famine, mais une constatation s'impose : seuls les gros propriétaires européens et musulmans ont profité des « biensfaits de la civilisation », ils sont les seuls à posséder les avantages de la technique moderne, les tracteurs, les engrangements, les puits artésiens, l'irrigation, ce qui les met à l'abri des catastrophes atmosphériques. La physionomie de l'Algérie a bien été transformée, mais sur les terres des colons. Les paysans pauvres abandonnés à eux-mêmes, sans instruction, sans progrès, sans capitaux, sans réserves, continuent à gratter leur lopin de terre avec des moyens primitifs et leur existence est suspendue au rythme des pluies. La situation est grave. Une bonne récolte pourrait la redresser. Mais le problème reste entier, c'est une question de structure comme disent les techniciens. Depuis le début du siècle, la population indigène a doublé et ses ressources sont restées stationnaires. Une mauvaise année et elles sont anéanties, 80 % du cheptel disparaît.

Il y a deux solutions : la réforme agraire, la mise à disposition des paysans pauvres de tout ce qui leur manque, c'est-à-dire des engrangements, des semences sélectionnées et des tracteurs. Enfin, l'industrialisation de l'Algérie. Mais ceci suppose la disparition du colonialisme. Tant que la machine administrative restera dans les mains de la féodalité terrienne par l'intermédiaire d'un jeu subtil d'intérêts, de pressions, d'amitiés ou de liens familiaux, les essais de réforme esquissés resteront lettre morte. Le système actuel des communes mixtes avec l'administrateur contrôlant un immense territoire, appuyé de l'autorité des caïds, système féodal où règnent l'injustice et l'arbitraire s'oppose également au progrès.

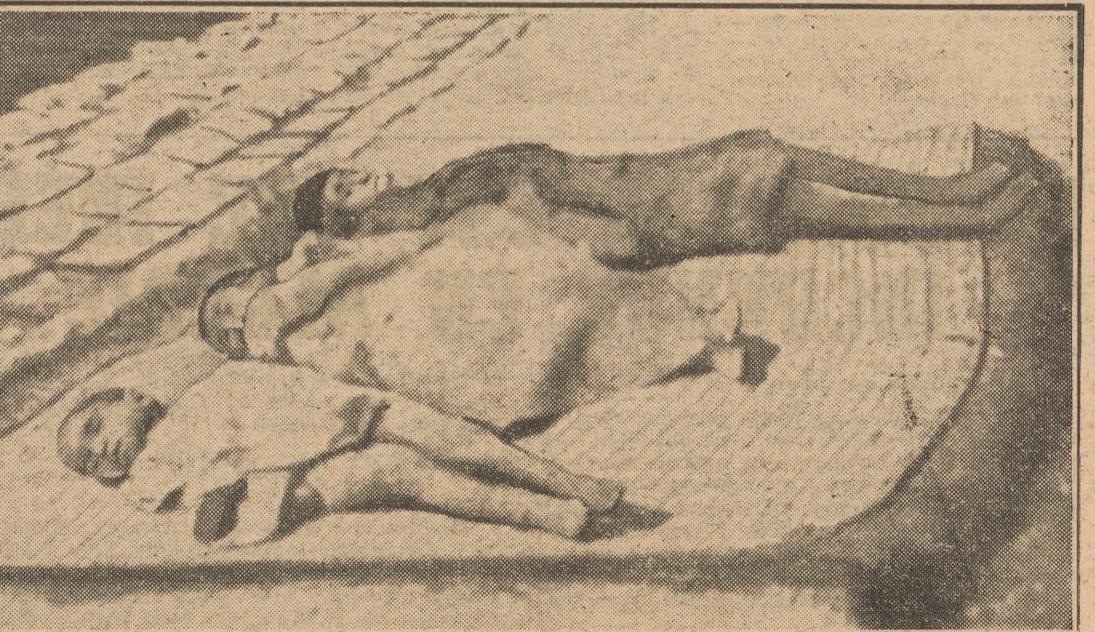
★

J'ai lu dans un discours officiel : « Il s'agit de fraternité dans la confiance réciproque. La nation française s'honneur de ne connaître de préjugés, ni par l'instinct, ni par le raisonnement dans les rapports sociaux des hommes. Nos ancêtres de la grande Révolution en ont rappelé le principe et nous le mettons en pratique ». J'ai l'impression que la majorité des Français d'Algérie auraient besoin de s'impliquer des enseignements de la grande Révolution. Le racisme, dérivé et auxiliaire du colonialisme règne en Afrique du Nord. Et le plus triste, c'est qu'il affecte non seulement les gros propriétaires qui ont un intérêt direct à la condition inférieure de l'indigène et à son exploitation mais aussi une foule de petits employés et fonctionnaires vivant médiocrement mais qui, par le mépris des musulmans, se donnent à bon compte l'illusion de la supériorité et de la puissance. J'ai vu à Tizi-Ouzou un bon petit Français âgé d'environ cinq ans bousculer un musulman à peine plus grand que lui, en lui disant : « Tire-toi de là, sale Arabe ! » Et cette empreinte inconsciente de la jeunesse est le plus souvent indélébile. Exemples de raisonnements racistes des Français d'Algérie, couramment entendus : « Ces gens n'ont aucun désir de s'instruire et de s'élever ». Ils sont misérables et il n'y a pas assez d'écoles, plus d'un million de petits musulmans n'y ont pas accès, faute de place. « Ils se plaignent dans la saleté ». On ne leur a pas donné les moyens d'en sortir. « Ils sont paresseux » ; « Ils sont malhonnêtes et ne pensent qu'à trafiquer ». « Leur donner des vivres ? à quoi bon, ils les revendent aussi au marché noir ». Je ne sais pas si tous les musulmans que j'ai vu réduits au dernier état de malgrief avaient abandonné leurs vivres au marché noir. Très souvent, les paysans sont si pauvres qu'ils doivent vendre la moitié de leur ration de farine ou de blé pour pouvoir acheter l'autre. Les gens raisonnables eux vous disent d'un air entendu : « C'est tout de même une race à part. Nous ne saurons jamais ce qui se passe dans le cerveau d'un musulman ». Il s'y passe des choses très simples, comme dans tous les cerveaux des hommes, quand ils aspirent à un sort meilleur. Ils veulent leur pain, leur liberté, leur dignité et leur bonheur.

LIRE LA SUITE PAGE 10



LE FRANÇAIS QUI DEBARQUE CHERCHE A COMPRENDRE POURQUOI LES INDIGÈNES SONT EN HAILLONS...



A TEBESSA, J'AI VU DES ENFANTS MOURIR DE FAIM



VIVE LA REPUBLIQUE, VIVE L'ALGERIE, VIVE MONSIEUR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL, DIEU PROTEGE LA FRANCE

UNE INTERVIEW DE M. YVES CHATAIGNEAU

Gouverneur général de l'Algérie

Notre collaboratrice Odette LAURIS a interviewé M. Yves Chataigneau, gouverneur général de l'Algérie. Le gouverneur général a bien voulu lui faire les déclarations suivantes :

ALGER, ...Mars 1946

LES gouverneurs se suivent et ne se ressemblent pas. Si je fus reçue de façon glaciale par le gouverneur général de l'A.E.F., je dois dire que c'est avec la plus parfaite courtoisie que M. Yves Chataigneau, ministre plénipotentiaire, gouverneur général de l'Algérie, a bien voulu m'exposer ses opinions sur les questions algériennes, à son retour de Paris.

— Pouvez-vous nous dire, monsieur le ministre, quelles furent vos activités à Paris ?

— Je me suis surtout occupé des questions de ravitaillement. Il importe, avant tout, de nourrir et de vêtir les populations algériennes. Or, la question cruciale, c'est la question des grains. La guerre et quatre années de mauvaises récoltes ont éprouvé les réserves, et nous sommes obligés de nous contenter des grains d'importation. Nous importons en ce moment 70.000 tonnes par mois.

— Et pour les vins ? Pouvez-vous nous dire si la France sera ravitaillée par les vins algériens ?

— Certainement. D'importants contingents sont déjà partis vers la métropole et nous espérons arriver à exporter un million d'hectolitres par mois. Mais cela n'est pas sans difficultés. Pour pouvoir exporter des vins, il faut des fûts et des camions-citernes. Sur ces camions, il faut des pneus. Autant de facteurs qui compliquent singulièrement la question. D'autre part, il faut également que la France soit équipée pour recevoir ces vins.

— Evidemment, même avec ce que nous envoyons, ce n'est qu'avec le temps que la France arrivera à une consommation normale de vins, les quantités que nous envoyons devant être réparties sur l'ensemble des pays.

— En somme, comment résumez les grandes lignes de la politique économique de l'Algérie ?

— Il faut que ce pays évacue ses produits et qu'il soit ravitaillé en grains et en tissus. C'est là l'essentiel.

— Au point de vue de la politique indigène, pouvez-vous définir la position du gouvernement ?

— La politique du gouvernement est fort simple. C'est une politique d'apaisement, basée sur la compréhension réciproque des individus. Vous savez que le Parlement a voté une loi d'amnistie pour tous les détenus politi-

ques. Cette loi ne touche évidemment pas ceux qui ont tué ou violé. Pour les autres, le gouvernement tient à leur prouver qu'il leur fait confiance. Toute notre politique, depuis l'an dernier, a consisté à apaiser, tout en poursuivant, naturellement, la politique de réforme découlant de l'ordonnance du 7 mars concernant le citoyenneté des musulmans. Je dois dire, d'ailleurs, que, jusqu'à présent, les résultats ont été satisfaisants et les dernières élections se sont déroulées dans une atmosphère plus que cordiale. Songez que plus d'un million d'électeurs qui n'avaient jamais voté ont été amenés à le faire et qu'on n'a constaté aucun de ces incidents qui, dans maints pays, marquent la plupart des manifestations électorales. Or, tout s'est passé dans le calme.

— En somme, nous avons des chances de ne plus avoir de ces incidents désastreux comme ceux qui se sont produits l'an dernier, à Sétif ?

— O'est notre ferme espoir.

— Des bruits ont couru, dernièrement, tenant à nous faire croire que nous allions perdre l'Algérie ? Y a-t-il un fondement quelconque à de tels bruits ?

— Absolument aucun. L'Algérie est française et le restera. Je comprends que c'est un pays dont les réalisations peuvent faire bien des envieux, mais il n'est pas question de perdre l'Algérie.

— Si je comprends bien, vous êtes plutôt optimiste en ce qui concerne la situation gé-

nérale ?

— Je fais confiance au pays. C'est là la base de toute politique sensée et susceptible de porter ses fruits. D'ailleurs, en Afrique du Nord, on ne peut pas parler de politique coloniale : le régime en vigueur est celui des départements français.

En résumé, toutes les questions algériennes reposent sur ces bases : application des plus larges de la loi du 7 mars. Possibilité aux masses de produire et d'exporter. Possibilité donnée aux indigènes de produire et de se ravitailler. Possibilité donnée à tous de produire davantage et de participer de façon plus efficace à la prospérité économique du pays. Moyens apportés à la production agricole d'exporter davantage, de manière à pouvoir établir un courant commercial avec la métropole pour l'importation des produits manufaturés.

La Page de nos Lecteurs

LA GUERRE A NOS PORTES... ★ LE RAVITAILLEMENT ? UNE " AFFAIRE " D'INTERMÉDIAIRES ★ GÉNÉRATION SPONTANÉE DE BARBEAUX AVEUGLES DANS LA RÉGION D'IN-SALAH

La guerre à nos portes...

C'est une excellente lettre que nous a adressée M. Marcel Demurger. Malheureusement, elle a le tort de se référer à un événement déjà ancien; le scandaleux numéro de l'organe des Jésuites français, *Témoignage chrétien*, en date du 3 février.

« En réalité (pouvait-on lire dans ce vieux organe) la guerre est à nos portes et si des événements d'ordre quasi-miraculeux (sic) n'interviennent pas d'ici quelques mois, la France connaîtra à nouveau les horreurs de la guerre et de l'occupation. » D'où vient la menace ? De la Russie (naturellement), de l'expansionnisme slave, etc...

Depuis lors, a eu lieu le discours de Churchill ; après quoi il ne fait plus aucun doute que certains clans anglo-saxons préparent la guerre contre l'U.R.S.S. « Faut-il mourir pour la Russie ? » interrogent, dès le 3 février les Jésuites français, s'inscrivant ainsi comme les successeurs consciencieux de Marcel Déat. « Faut-il mourir pour la Méditerranée anglaise, le Moyen-Orient anglo-saxon, l'Indonésie hollandaise, la Chine américaine ? » pourraient-on leur répondre. Mais nous ne jous pas à ce jeu. La France nous requiert, sa reconstruction, sa renaissance, qui sont liées à la démocratisation de son régime. Et nous constaterons seulement, avec M. Marcel Demurger : « que, pour empêcher cette « révolution », dit notre correspondant, « démocratisation réelle » dirons-nous, certains gouvernements s'ingénient à rendre possible une troisième guerre mondiale... et trahissent (avec *Paidé du Pape et des Jésuites*) leur volonté de faire, dès maintenant, de l'U.R.S.S. la responsable du conflit... » qu'ils imaginent et qu'ils souhaitent.

Cette constatation est toute simple, et elle nous dicte notre ligne de conduite. Lutte contre les clans en question, contre leurs représentants en France, lutte pour la restauration de la France dans le domaine matériel et moral. La lettre qui suit apporte modestement, mais utilement — la pierre à cette œuvre de reconstruction française. Nous la citerons largement.

Le ravitaillement ? Une « affaire » d'intermédiaires.

De M. René Martin, 39, rue Saint-Benoist, à Fécamp, en date du 17 mars :

Voyons d'abord les ŒUFS. Nous sommes en pleine période de ponte, les cultivateurs ont pu reconstituer leur basse-cour et le rendement est très bon. Or, des villes comme Le Havre, Rouen, Fécamp sont privées de cette nourriture substantielle. Pourquoi ? La culture trouve le prix de ramassage trop peu élevé, mais consentirait à livrer si elle ne savait pas que les œufs ramassés arrivent au consommateur à des prix majorés de telle façon que les intermédiaires gagnent beaucoup plus qu'eux-mêmes sans avoir aucun mal ni responsabilité. On me cite le cas d'un groupe de cultivateurs qui a offert de livrer 1.000 œufs par jour à la ville du Havre à 5 fr. l'œuf à condition qu'ils ne soient pas revendus plus de 8 francs la pièce aux consommateurs. Ils ont essuyé un refus, la marge de 3 francs par œuf n'étant pas suffisante pour les intermédiaires. A noter que les œufs sont vendus couramment 12 à 14 fr. aux Havrais.

Même chose pour la VIANDE. Les trois centres indiqués plus haut n'ont pas de viande cette semaine. Les bouchers n'ont pas acheté et se sont entendus, paraît-il, pour ne pas acheter. Ils aussi trouvent que leur marge de bénéfice n'est pas suffisante. Ils trouveraient dans la région tout ce qu'ils voudraient comme viande en la payant 45 francs le kilo. Autrefois, les bouchers se contentaient de revendre en moyenne le double, ce qui ferait 90 francs le kilo ce qui, à l'heure actuelle, serait le moindre mal pour le consommateur. Ce qui ne les empêchait pas de bien vivre et faire leur partie de dominos... Mais actuellement, ces messieurs ont la prétention

de gagner autant en ouvrant leur étal deux jours la semaine qu'en tenant boutique six jours. Ce qui révolte les paysans qui, eux, doivent compter trois ans pour élever un bœuf de boucherie avec tous les aléas de l'élevage.

Il est grand temps qu'un remède soit apporté à cet état de choses, car le malaise va grandissant et peut dégénérer en drame, car les bouchers ne manquent pas d'ameuter leurs clients mécontents en mettant tout sur le dos de la paysannerie et du gouvernement. Il faut absolument et de toute urgence faire tomber la marge bénéficiaire des intermédiaires si l'on veut éviter une catastrophe.

Je peux également vous citer le cas d'un fabricant de CONSERVES qui a rogné ses prix pour les faire homologuer. Sa marge bénéficiaire est de 3 0/0, c'est-à-dire 0 fr. 90 pour une boîte de 30 francs. Le grossiste a une marge de 10 0/0 sur le prix de vente, soit environ 3 fr., et le détaillant 18 0/0 pour la distribution, c'est-à-dire environ 7 francs. Si ce dernier a le mal de la répartition, que dire du grossiste qui n'a qu'à prendre la marchandise tel que et la répartir ? Il faut reconnaître que ce n'est guère encourageant pour le fabricant qui a pour lui tous les risques, tracas, etc., et qui constate que ce sont les suivants qui bénéficient de sa peine pour la plus large part.

Il y a dans tous ces faits une anomalie préjudiciable à la collectivité, car, tout de même, le volume des produits qu'ont à répartir les grossistes grossit chaque jour avec l'amélioration des répartitions et leur profit suit la courbe ascendante, ce qui permet l'établissement de grosses fortunes au détriment de la classe laborieuse.

« Je souhaite que ces quelques faits vous incitent à alerter vos amis, afin que chacun se renseigne et agisse rapidement... » ajoute M. René Martin : Voilà qui est fait.

LE BONHEUR EST UNE IDÉE INCONNUE EN ALGÉRIE

Suite des pages 8 et 9

Cette cloison étanche élevée par l'exploitation coloniale et le racisme, ce fossé qui sépare les Européens des Musulmans sont apparus dans leur tragique évidence lors des événements du Constantinois en mai dernier. Une lourde atmosphère de défiance réciproque sinon d'hostilité empoisonne tous les rapports. Encore maintenant, les musulmans ont peur des autorités. Et les colons européens isolés dans les campagnes ne se sentent pas tranquilles.

Les Français de la métropole n'ont jamais connu l'exacte vérité sur les événements de mai. On sait que le 8 mai 1945 à l'occasion des cérémonies de la victoire, des troubles avaient éclaté principalement dans la région de Sétif et de Guelma. Une centaine d'Européens ont été massacrés par des émeutiers excités par des mots d'ordre venant vraisemblablement de nationalistes extrémistes et de provocateurs. Car certains éléments de l'administration et de la féodalité terrienne ont joué un rôle criminel que l'on révélera peut-être un jour. Mais ce que les Français n'ont jamais bien su, c'est l'étendue de la répression aveugle qui s'est abattue sur les populations. Répression méthodique prenant toute son ampleur alors que les dangers graves étaient écartés. Des milliers de musulmans ont été exterminés par la légion étrangère, les sénégalais et les thabors marocains. Les civils européens avaient été armés. Et à Guelma les miliciens, après avoir reçu l'encouragement officiel du préfet de Constantine, Lestradé-Carbonel entreprirent une série d'exécutions qui devaient se prolonger jusqu'au 2 juin. Arabes sortis de la prison, emmenés à la carrière sur des camions et abattus. Toutes les haines, toutes les vengeance personnelles purent s'exercer, et le pillage accompagnait le meurtre des victimes. On se passait les fusils, on partait à l'aventure « pour faire un carton ». On se vantait dans les cafés du nombre de musulmans descendus. Un officier de la commission d'enquête m'a dit que lorsque les paysans travaillant dans les champs voyaient passer une voiture chargée d'Européens, ils se

mettaient au garde-à-vous et faisaient le salut militaire, figés de terreur. Ces souvenirs ne sont pas prêts d'être oubliés !



Voici quelle a été la dernière image de mon séjour. J'ai assisté à l'inauguration d'une nouvelle école en Kabylie. Quand nous sommes arrivés au village, tous les hommes nous attendaient sur la place, graves et silencieux dans leurs djellabas blanches. Nous avons gravi le petit sentier qui nous menait à l'école. Il y avait une cinquantaine de gosses massés contre le mur avec des calottes ou des fez sur la tête. Quand ils nous ont aperçus ils ont tous retiré leur coiffure en même temps en criant : « Bonjour monsieur ! » de leurs voix tendres et appliquées, visages ronds, yeux ronds et confiants, tous beaux et touchants, et cela m'a considérablement ému et j'ai vu une larme poindre entre les cils du fonctionnaire du gouvernement général qui m'accompagnait. Il s'est mis à l'écart pour pleurer un peu, et cela m'a fait plaisir car il devait être triste pour les mêmes raisons que moi, de voir tous ces enfants tellement confiants à qui on allait donner le premier moyen de devenir des hommes et de penser qu'il y en a au moins un million qui ne sauront jamais lire et écrire, faute d'écoles. Je revoyais tous les enfants rencontrés dans le sud qui auraient pu être beaux et heureux, qui végétaient dans la crasse et la misère, faute de pain et faute d'argent, quand ils ne mourraient pas dans les écuries de la caserne de la légion étrangère comme à Tebessa, faute d'hôpitaux et de médecins.

Je pensais à cet administrateur qui avait dit : « Donner des écoles aux kabyles, c'est leur ouvrir les yeux ».

Il y avait tant de désirs et tant de possibilités dans tous ces yeux tendus vers nous. Ceux-là connaîtront-ils un jour quelque fierté et quelque joie ?

Le bonheur est encore une idée inconnue en Algérie.

— F. ROLLAND

Génération spontanée de barbeaux aveugles dans la région d'In-Salah.

Parfaitement. C'est ce que nous apprend le Lieutenant-colonel Alexis Métois, à la Pacaudière, par Cissé (Vienne), par une intéressante communication dont on comprendra que nous n'ayons oublié rien d'omettre :

Dans « action » du 8 mars, n° 79, page 11, (« action »-magazine), M. Alain Rimbert a donné des indications très précises sur « les origines de la vie ».

En son paragraphe 2, il écrit : « Pasteur a démontré qu'actuellement la génération de la vie à partir d'un milieu non vivant n'est pas possible. »

A cette époque, je me passionnais pour ce sujet. Depuis, j'ai eu d'autres soucis. Je n'en ai pas moins conservé quelques souvenirs précis.

La démonstration de Pasteur n'est pas aussi catégorique. Il s'agit de la mouche du vinaigre, à laquelle un savant allemand (Liebig, si mes souvenirs sont exacts) attribuait une génération spontanée. Pour ce cas particulier, et pour celui-là seulement, la démonstration de Pasteur était valable. Ce n'est pas lui qui l'a généralisée.

D'autre part, un autre savant allemand, Ernst Hackel, a établi que, sous nos yeux, tous les jours, de nouveaux organismes naissent spontanément, au contact de la terre et de l'eau salée des mers et sous l'influence de la lumière solaire. (Voir « Les Merveilles de la Vie », de cet auteur; il en existe une traduction française.)

Sans doute il est assez difficile de suivre à travers le temps et l'espace, les évolutions ultérieures des monades ainsi constituées. Mais il ne semble pas qu'il ait été fait beaucoup d'efforts pour suivre ces évolutions. Un exemple :

J'ai administré, de 1903 à 1905, l'annexe d'In-Salah, au Sahara. J'ai eu la curiosité d'étudier le régime des foggaguis de cette oasis.

La foggara, pluriel foggaguis, est un cours d'eau souterrain, creusé par les hommes, pour

apporter les eaux. On fait ainsi déboucher le courant, établi dans une cuvette, ce qui permet d'irriguer les cultures. Dans cette partie du Sahara, pas d'oasis sans foggara.

Or, j'ai prouvé par des documents communiqués par des indigènes lettrés, que la première foggara de la Tidikelt, dans l'espèce, à In-Salah même, a été creusée en l'an 612 de l'hégire, soit dans la première moitié du XIII^e siècle de notre ère.

D'autre part, j'ai trouvé dans trois des foggaguis d'In-Salah des poissons du genre barbeau, mais dépourvus d'yeux. Les trois foggaguis ainsi peuplés étaient historiquement, d'après les documents, les plus anciennes.

A plusieurs milliers de kilomètres aux environs, pas un cours d'eau permanent, pas un lac plus ou moins poissonneux.

Les barbeaux aveugles des foggaguis d'In-Salah n'ont pas d'autre origine possible que celle de la génération spontanée.

J'ai signalé cette observation en publiant, de 1905 à 1907, le résultat de mes travaux. Il ne s'est trouvé personne pour le retenir. Aucun savant n'est allé sur place pour approfondir le problème : comment de 1240 à 1905, et par quelles transformations, les organismes nés spontanément se sont-ils développés pour devenir des barbeaux aveugles ?

Je prétends que, bien qu'elle n'ait pas été retenue, l'observation n'en subsiste pas moins.

Ce n'est pas nous, mon colonel ! Ce n'est pas nous qui irons prétendre le contraire !

CONFÉRENCE DES AMBASSADEURS AU THÉÂTRE MARIGNY Rond-Point Marigny (8^e) Métro Champs-Elysées-Clemenceau VENDREDI 29 MARS 1946 à 17 heures Emmanuel d'ASTIER Député d'Ille-et-Vilaine Ancien Ministre de l'Intérieur DE LA RÉSISTANCE À LA POLITIQUE Prix des places : 80 - 100 - 120 fr. Location ouverte (sauf le dimanche) ELYSEES 66-91

LE SERVICE DE LIBRAIRIE est, dès à présent, en mesure de fournir à nos lecteurs :

LES CIRCONSTANCES (Nouvelles) de Pierre COURTADE

20 fr.

DE LA CRISE ÉCONOMIQUE À LA GUERRE MONDIALE

de Henri CLAUDE

100 fr.

EDUCATION EUROPÉENNE

de Romain GARY

(Prise des Critiques 1945)

60 fr.

MAUTHAUSEN

de Paul TILLARD

60 fr.

LES MURS DE FRESNES

de Henri CALET

100 fr.

EDITIONS DE MINUIT :

Nous sommes actuellement approvisionnés en :

— *Le Temps mort*, de Claude Aveline,

— *Le Silence de la mer*, de Verco

parus dans la clandestinité, réimprimés.

Avez pris note des commandes concernant :

— *Nuits noires*, de Steinbeck, dont nous ne manquerons pas d'annoncer la parution très prochaine.

Concernant : *La Libération trahie*, de Pierre Hervé ; *Drôles de Jés*, de Roger Vailland, les commandes reçues jusqu'au 23 courant ont été ou vont être honorées ; celles postérieures à cette date subiront le retard de trois à quatre semaines qui nous est imposé par les éditeurs respectifs.

AU SIEGE D'ACTION, 3, rue des Pyramides, Paris (1^{er}). Paiement par mandat-chèque, versement au C.C.P. 419-547 ou envoi contre remboursement. Prière d'envoyer la somme de 16 francs en plus du prix de chaque volume pour le port.

Les noms et adresses des expéditeurs nous arrivent parfois incomplets sur les talons de mandats ou avis de virement que nous recevons, nous prions nos correspondants de bien vouloir les répéter au verso, très lisiblement, en mentionnant le département, afin de prévenir toute erreur. Nous prions également ceux de nos correspondants qui nous font des envois par mandat-carte, de ne pas oublier, comme cela arrive parfois, de mentionner la destination de leur envoi et le détail de leur commande dans la partie réservée à la correspondance.



Poème en forme de conte chinois

Il était une fois un petit Chinois qui avait un respect très poussé de soi. On pouvait dire qu'il ne laissait rien s'égarer de son individu.



Puis il passa en Algérie. Où le Chinois cul-de-jatte perdit toutes ses dents et le reste de ses cheveux.

Puis son bras droit dans un bombardement.

(Il le fit inhumer sous une stèle, où il planta des asphodèles.)

Il vint en France, — et l'autre bras lui fut arraché par un éclat de torpille.

Il avait ainsi, le petit Chinois, quatre tombes de par le monde.

Et sa piété s'éparpillait sur tous les membres de sa personne.

A lui seul, il était ses morts. Ses ancêtres, c'était lui-même. Qu'il pleurait, qu'il pleurait, hélas !

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

On l'opéra. Appendice, duodénum, et l'estomac, et coetera...

Tout y passa. Le bistouri, coupa, coupa...

Il lui resta... la tête.

(Ce qui reste, en somme, de Descartes au musée de l'Homme.)

« Tout ce qui est animal est notre », se disait-il.

L'impitoyable, il le gardait religieusement.

Il possédait la collection de ses dents de lait, ses rognures d'ongles, ses débris de cheveux.

Tout ça avait été soi, une partie de Soi !

Et cependant le petit Chinois n'en pas de chance.

Il fallut lui couper la jambe !

Lui, si soigneux de sa personne !

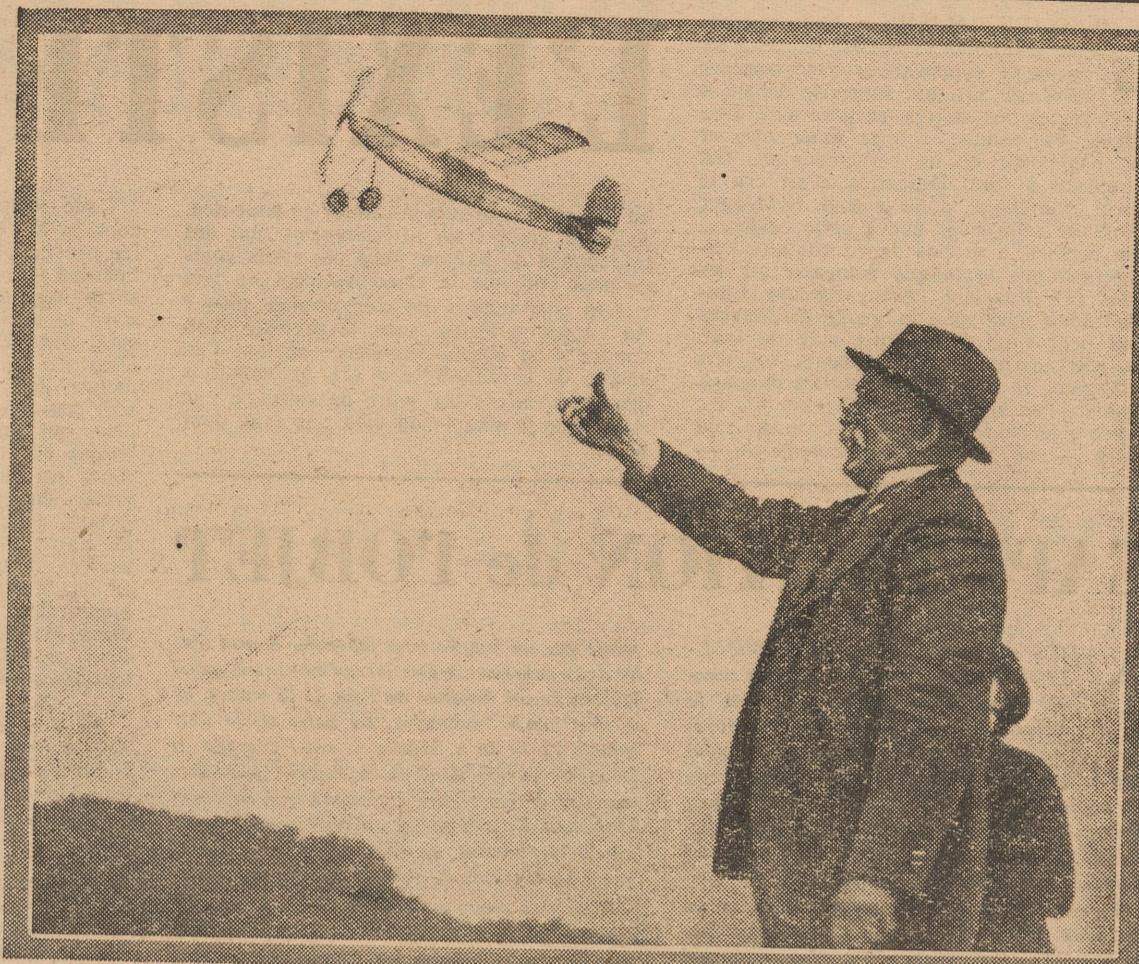
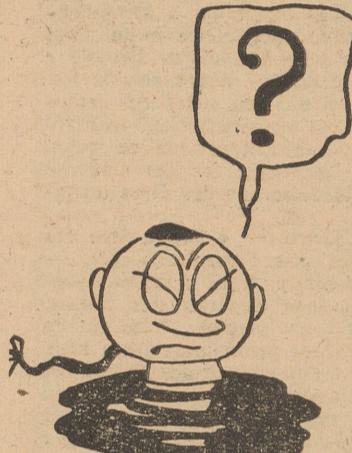
Un accident. Un malheureux accident, comme il en arrive en Chine, et ailleurs.

Ne pouvant ajouter sa jambe à sa collection, il fit faire un petit cerceuil. Il l'enterra. Il lui porta des fleurs.

Puis il partit en Amérique.

Et comme il était malchanceux, il reçut dans la cuisse une balle égarée lors d'une bataille de gangsters.

On l'ampuuta de l'autre jambe. Nouvelle tombe. Nouvelles fleurs.



LA DANSE

LES AMOURS DE JUPITER

AVEC *Les Amours de Jupiter*, Roland Petit nous offre enfin son premier ballet véritable. Par delà trop d'œuvres dont nous avons souvent dit les facilités, il rejoint d'une manière heureuse et féconde le néo-classicisme académique et tient ici les promesses d'*Orphée* ou de *Guernica*, pièce composée avec Janine Charrat. Tout chargé d'érotisme, le livret ovidien de B. Kochino ne donne lieu à aucune vulgarité, car c'est sur une ligne apollinienne que Dionysos chante ici à travers tant de symboles les divines amours d'Europe, de Léda, de Danaé ou du berger Ganymède, épisodes qui vaudraient d'être étudiés chacun séparément. Notons donc seulement, faute de place, que Jupiter et ses métamorphoses donnent à Roland Petit l'occasion de deux excellentes créations : l'Aigle de Ganymède et le Cygne de Léda, le cygne qui, pour la première fois à ma connaissance, s'intègre au répertoire masculin et, lui qu'on était habitué de voir évoquer par des ballerines dans sa grâce alanguie, apparaît soudain dans sa mûre noblesse, grâce à une stylisation chorégraphique particulièrement dépoluée et évocatrice.

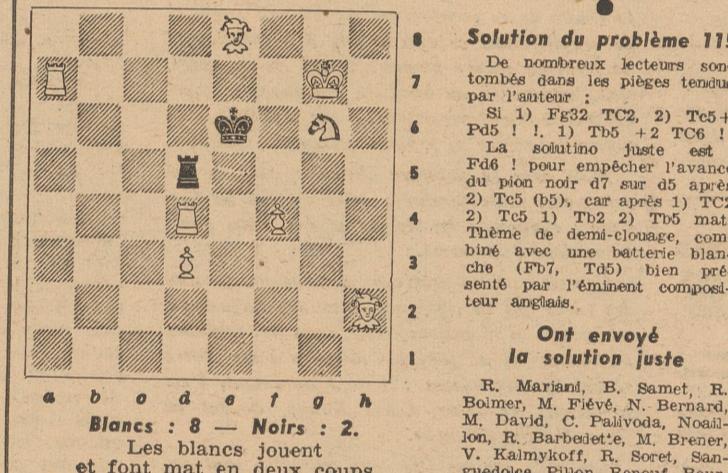
Soutenue par une partition de Jacques Ibert extrêmement séduisante et raffinée (l'ouverture nous évoque Lulli moderne), c'est devant les excellents décors d'un Jean Hugo un peu trop amoureux, pour les costumes, d'un maillot académique, que se déroule cette réussite chorégraphique.

Quant au ballet d'Ana Nevada et J. Garcia, *Los Caprichos*, on a

trop entendu parler déjà du « mariage des danses classique et espagnole pour lui accorder une mention spéciale : beaux costumes, quelques bons passages, tout est dit.

François GUILLOT de RODE.

ÉCHECS



Problème n° 118
TRACHENBERG (Paris)
(inédit)

Solution du problème 115

De nombreux lecteurs sont tombés dans les pièges tendus par l'auteur :

Si 1) Fg32 TC2, 2) Te5 +

Pd5 ! 1. 1) Tb5 + 2 TC6 !

La solution juste est : Fd6 ! pour empêcher l'avance du pion noir d7 sur d5 après 2) Te5 (b5), car après 1) TC2 2) Te5 1) Tb2 2) Tb5 mat. Thème de demi-clonage, combiné avec une baterie blanche (Fb7, Td5) bien présentée par l'éminent compositeur anglais.

Ont envoyé la solution juste

R. Mariani, B. Samet, R. Bolmer, M. Flévé, N. Bernard, M. David, C. Palivoda, Noaillon, R. Barbeset, M. Breuer, V. Kalmikoff, R. Soret, Sanguedioce, Pillon, Renoux, Bourcier, Kehnher, G. Goin, L. Bélier, Y. Lorette, Dr. Drouin, P. Aubailly, Y. Lorette, Dr. Drouin, S. Grand, L. Dolly, L. Arcon, N. Brout, S. Picard, D. Martin, D. Vialant, F. Groix, Cdt Pélez.

Retardataires pour le n° 114 : Mme B. (Dijon), L. Arcon, Solution de l'étude. — La dame noire de g2 est restée en reude... Voici la position exacte :

Blancs : Roi a8, Da3, Pion b7. — Noirs : Rb6, D.g2. Solution : Db2+Dx2 2) b8D+ et gagnent.

Correspondance

(R. B.) Nous sommes en pourparlers avec l'auteur du livre demandé P. Sénafe : Section Echecs F.S.G.T, 132, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10e)

Remerciements pour les problèmes reçus de A. Leray, S. Sanguedioce, R. Métairie, C. Seneca, Trachtenberg, Paboucek, Aquilina, Noaillon, Kalmikoff, Aubailly, Pedersen (Danemark), Ledoux, Dozman, Raulet, Haurel, Bosonin, Colas, Lesong, Lafon, Preynat, Hus, Fédédi (Maroc).

La commission se réunira bientôt pour examiner les problèmes destinés au concours de *action*.

M. Vanlo, sans « Martel de Janville » (Haute-Savoie) cherche un partenaire pour une partie par correspondance.

LES VOCATIONS TARDIVES

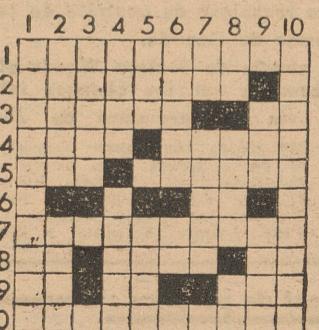
Au Bois de Vincennes le dimanche, on peut voir des messieurs d'un certain âge occupés à faire voler des modèles réduits. Le visage de ces aviateurs est très différent de celui des joueurs de belote. Il respire la santé l'optimisme et la hardiesse, c'est pourquoi il est juste d'encourager ce sport de plein air. C'est à quoi vise la photo de Robert Doisneau que nous publions.

MOTS CROISES

par Alain THIERRY

HORIZONTALEMENT. — 1. Ce fut l'arme principale d'Hitler. — 2. Ils fuient lorsqu'ils sont vieux. — 3. Ils sont devenus rares par ces temps de disette. A moi. — 4. On l'a dans la peau. Ce mot n'aura bientôt, en argot, plus de sens. — 5. Trois mois. Empereur romain. — 6. En fer ou en verre. — 7. Base de nos actuelles douceurs. — 8. Ancêtre du camouflage. Apanage du renard. Anonyme chargé de nombreux méfaits. — 9. Oui. Paresseux. Possédé. — 10. Ils ont de nombreux pièces dans leur appartement.

VERTICALEMENT. — 1. Tendance naturelle. — 2. Le serviteur de demain. Demi-coupeable. — 3. Accablé sous ses dettes. — 4. Sa renommée est largement fonction



d'un apparent déséquilibre. Tentez. — 5. Il tire quand il veut. Porte. — 6. Poème héroïque. Le premier dans son genre. — 7. Possessif inversé. Incontestablement vrai. — 8. Abréviation liturgique. Martyr de la Résistance. Agent de liaison. — 9. Commune rurale autonome en Russie. Tordu. — 10. Les hommes qui les provoquent sont bien souvent dépassés par leurs conséquences.

Solution du problème précédent : « Au cabaret »

HORIZONTALEMENT. — 1. Cabaretier. — 2. Aluminium. — 3. Scène. Pa. — 4. So. Benin. — 5. Eo. Soin. Li. — 6. Clairettes. — 7. Rime. Ré. — 8. Ose. Sète. — 9. Ue. Ol. Amas. — 10. Tentatrice. — 11. Estaminets.

VERTICALEMENT. — 1. Casseroûte. — 2. Alcoolisées. — 3. Bue. Ame. Nt. — 4. Amnésie. Ota. — 5. Rie. Or. Siam. — 6. En. Bière. Ti. — 7. Tirent. Tarn. — 8. Iu. Tymie. — 9. Empilée. Aact. — 10. Anis. Usés.

Les hommes à l'oreille blasée.

L'EXISTENTIALISME

L'EXISTENTIALISME a voulu repérer un problème philosophique à sa racine : comment prouver quelque chose de sûr, qui serve de départ à toutes les autres certitudes ? Une méthode est connue : faire *table rase*, et tirer finalement de sa conscience un fait qui réside à tout. Descartes avait cru le trouver : je pense, donc je suis. Heidegger a tenté de reformuler mieux cette évidence.

On déplore, à propos du vocabulaire heideggerien, que la langue française ait ses limites (1). Pourtant l'existentialisme français traduit fort bien le genre d'évidences qu'on peut tirer d'un esprit vif de tout. Par une aggrégation d'éléments concrets du langage, il obtient les effets les plus saisissants qu'on ait vus depuis Pascal. Au lieu de dire : je pense, donc je suis, on dit : je suis-là, — ou bien je suis-comme-ça, —

ou bien : je suis-là-comme-ça-pour-rien. Axiomes aussi frais littérairement que des traductions du bantou. Mais ces effets vont-ils loin que le rajeunissement de très vieilles abstractions qui n'émaillent plus ? Au *cogito* cartésien, sous le prétexte d'atteindre « un abîme d'existence au lieu d'un abîme de connaissance » (2), on substitue des illuminations du genre de celles-ci : je suis, donc je suis — ou bien : je suis, donc je est.

CAPITULATION de l'OBJET

NOUS avons vu dans « LA REVOLUTION DES OBJETS » comment ceux-ci s'étaient affranchis, comment la nature morte était devenue indépendante. Mais la dissociation de la peinture primitive n'était pas encore achevée ; un pas encore : la ligne et la couleur se révoltent maintenant contre leur condition de signes ; elles veulent s'affranchir de l'objet, échapper au réel et à la signification.

A vrai dire non pas à toute signification car même qu'un son ne peut laisser notre âme indifférente, de même toute ligne par son accent personnel, toute couleur par son timbre particulier soulèvent en nous une certaine émotion qui lui donne un sens. Mais ce sens reste subjecif et indéfinissable.

C'est Kandinski (1) (1866-1944) qui a opéré cette ultime révolution (art abstrait). Désormais la Nature et l'Art sont pour lui deux mondes séparés et qui ne communiqueront plus

même par un fragile pont japonais. A vrai dire les deux domaines, même lorsque l'on pensait qu'un tableau devait évoquer un coin de la nature, ne se sont jamais confondus. En notre siècle s'est formée l'idée d'un tableau, objet complet en lui-même et qui ne peut en aucune façon être comparé à une réalité extérieure qui en serait l'origine... Le cubisme, à un certain moment de son développement, décompose le réel à un point que celui-ci risque de devenir méconnaissable.

Mais sans doute est-ce là que l'objet remporte son plus grand triomphe ! Il est écartelé, mis au supplice, mais comme un homme dégoulinant de sang, la poitrine ouverte, plus sombre que jamais. Violenté, en posture tragique, l'objet tient bon, il ne capitule pas. Et nous, le félicitons de cet hérosisme. Dans certains tableaux à la limite de la compréhension, l'esprit angoissé de signification se raccroche à la possibilité de pouvoir encore nommer : ceci est un verre, etc., comme si, au bord de l'inconnu, il cherchait à se cramponner ainsi à une certitude, à se tailler lui-même en prononçant un mot familier.

Mais avec la peinture abstraite, plus de recours aux mots familiers, plus d'appel au langage ; coupons cette fragile amarre, nous pénétrons dans l'inconnu.

Comme certains morceaux de musique portent des titres qui en signifient la nature exclusive : variations en ré majeur, etc., ceux des tableaux de Kandinski ne font pas allusion à une autre réalité qu'eux-mêmes : Violent dominant, Vers le Bleu, Art Noir, Carré Rouge, Accent en Rose, Volte Blanche.

Les plus anciens (deux exposés) sont des compositions où d'épaisses lignes noires aux contours effilochés se promènent à travers des taches de couleurs modulantes, riches en nuances et dégradées, aux contours nébuleux et où les touches sont visibles, empêtrées et fougueuses. C'est une manière fauve et ardente.

Au contraire, dans une deuxième phase, l'auteur n'admet plus que des formes très précises, et où les couleurs sont le plus souvent étalées d'une manière impersonnelle, à la manière d'une logique. La violence a fait place à la sérénité.

Les dernières œuvres, séduisantes, en diable et mées, non d'une puissance mais d'une charmante imagination dont on a maintes fois relevé le caractère oriental nous entraînent à travers des enchantements toujours renouvelés. Certaines sont d'une grâceuse gaîté, comme la « composition 10 » qui a les joyeuses couleurs des confettis et qui évoque une grande mirthé universelle.

Ainsi Sartre a fait le vide en son esprit, puis s'est désespérément d'y trouver le néant. On pense à Maître Eckhart : pour atteindre

Dieu, détruire en soi tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit, tout ce qu'on sent, même à propos de Dieu : se vider rigoureusement de tout, puis, au cœur de ce désert entendre une espèce de vibration de maison vide, s'écouter penser qu'on est, avoir le sentiment pur d'être ; et nommer cela si l'on veut coincider avec le dedans de la divinité. Toute la vertu pascalienne de l'existentialisme tient dans cette illusion d'optique intérieure impeccabement exécutée.

Maître Eckhart était la logique solipsiste poussée jusqu'au bout. Si l'homme fait abstraction du monde et de l'histoire du monde et s'enferme avec l'apparition des choses à son esprit, il reconstruit l'ultime réalité de l'univers au moyen de ses apparitions, il doit également se garder de réintroduire en soi tout ce qu'il vient de bannir, par le moyen du langage qui contient l'histoire des hommes et du monde. Il faut oublier le langage, et l'effacement suprême est un état d'âme ineffable.

C'est bien là qu'aboutit Sartre romancier, Sartre humaniste. Son personnage essentiel perpétuellement repart à la recherche d'émotions probantes ; il ressemble au mystique qui se voudrait toujours en état d'oraison, au poète qui se voudrait toujours en état de poésie. Il ne partira pas pour l'Espagne, et pourquoi ? « Si du moins, se dit-il, il avait pu trouver en lui une petite émotion bien vivante et modeste... » (3). Mais non, lui qui compte sur des émotions pour choisir, il constate « qu'on ne peut pas toujours souffrir pour ce qu'on veut » (3). Il ne déservera pas non plus, et pourquoi ? « Je ne sens pas ça. Ce n'est pas mon affaire. Et la guerre en Espagne, ça n'était pas mon affaire. Ni le parti communiste. » (4). Quant à Mathieu refuse d'agir et prétend que c'est parce qu'il manque de raisons pour ça, il se trompe ; c'est toujours des émotions qu'il quête : « Je ne devrais même pas vouloir les aimer, dit un autre personnage. » (4). Et le militaire Brunet lui dit bien : « Si tu comptes sur une illumination intérieure pour te décider... » (3). Le solipsiste rigoureux, justement, ne peut plus compter pour se décider que sur des illuminations intérieures.

Toutes les fois que Mathieu semble prêt à surmonter son incurable avachissement (le mot veule jusqu'au rouge à travers les deux romans), c'est sous le coup d'une effusion mystique. « Au-dessus de son corps encoré, au-dessus de sa vie, une pure conscience se mit à planer, une conscience sans moi, juste un peu d'air chaud, etc... » (3). De chacun de ces trois ou quatre instants qu'il a sentis au cours de son existence, Mathieu dit : « Rien ne peut m'ôter ce moment éternel. » (4). Mais ces petites évasions chez Maître Eckhart sont fugitives, et fragiles, et éphémères. Une extase de plus, se dit Mathieu lui-même. Et puis après ? (4).

Oui, et puis après ? Subordonnée à de telles conditions d'engagement, la transformation sociale dont Sartre a rêvé ne risque pas de longtemps de menacer le capitalisme. (Non que Sartre ait tort dans son appétit d'émotions : l'homme a besoin d'aimer ce qu'il est, ce qu'il fait. Mais Aristote a dit que le plaisir s'ajoute à l'action ; l'émotion n'est pas la source du plaisir, elle en est un flot. En refusant de vivre d'abord, peut-être que Mathieu s'est coupé du pain des émotions dont il a tellement faim.)

Toute la liberté de Sartre, en l'absence

d'émotions décisives, consiste à pouvoir choisir n'importe quoi, puisque plus rien ne peut être prouvé. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de physique existentialiste, d'astronomie, d'embryologie, d'économie politique existentialistes. Il est impossible de parler de combiner des apparitions d'oxygène avec des apparitions d'hydrogène pour obtenir des apparitions d'eau dans notre esprit. En refusant de discuter de la réalité des choses, « en scindant le concept d'être en deux régions incommunicables » (2) (d'un côté le monde et de l'autre moi), en se claquemurant dans l'homme pour prouver le monde, l'existentialiste s'interdit tout moyen de prouver quoi que ce soit. La liberté de Sartre à l'égard des causes est celle de l'autre à l'égard du chasseur : elle décolle de la volonté d'ignorer les causes.

Querlant Sartre, pour qui l'adhésion de Heidegger au nazisme est un manque de caractère, Jean Beaufrère dit, peut-être naïvement : « Heidegger choisissant le nazisme ne manque pas nécessairement de caractère. Tout au plus omit-il d'être attentif à l'infrastructure » (1). L'infrastructure, précisément, c'est la biologie, c'est la géologie, c'est l'économie, c'est le monde réel et ses échafaudements de causes au milieu de quoi l'on ne peut être libre que par l'étude et l'utilisation des causes : c'est fondamentalement que l'existentialisme omet d'être attentif aux infrastructures. En établissant la liberté sur l'angoisse et le néant, on remet la justification de l'action à tous les hasards de l'illumination intérieure. Comme Henri Lefèvre le disait ici, on peut redévelopper fasciste tous les matins, au gré d'une extase irrépressible où le nazisme apparaît tout d'un coup « la philosophie de la résolution face à la mort » (1).

C'est le vice profond qui barre à tout existentialisme conséquent la voie de l'humanisme : fabriquant des aventuriers, il peut donner les meilleurs et les pires. Et le grand service qu'il rend aux ennemis de la condition humaine est parce qu'il réduit à des moyens hasardeux de choisir, de maintenir cette confusion dans le choix.

Sartre a-t-il du talent ? Le ton de sa *Mise au point d'action*, de son interview aux *Lettres*, l'atmosphère un peu rasplouinière à sa conférence d'octobre, indiquent une espèce de griserie du succès qu'il n'est pas inutile de souligner : elle a été pour beaucoup dans les avatars d'espoir aussi doués que Jules Romains, que Giono.

Sartre n'est pas poète, n'est pas styliste. Disons-le parce qu'il risque de temps à autre « une chair molle et beurreuse », « une fleur coupable » qui est un sexe, « une grande fleur mauve montant vers le ciel, c'était la nuit » (3), — ou bien, dans le *Sursis* : « Une fleur sombre tentait d'éclorer : If the moon turns green, interprété par le jazz de l'hôtel Astoria. » (Curieux, c'était le tic aussi du Camus de *l'Étranger*, ces plaintes de chien « montées lentement comme une fleur née de silence »), « ces fleurs au ciel-dessus de la tête »).

Techniquement, les romans de Sartre appartiennent, à côté d'un vocabulaire nouveau pour placer mieux la terrible marchandise pascalienne, une sorte de synthèse entre des moyens déjà bien exploités : le Dos Passos

de *Nineteen Nineteen*, le surréalisme du *Payas de Paris*, le panoramisme des *Hommes de bonne volonté*. Les chapitres de Sartre, jusqu'ici, sont meilleurs que ses volumes ; et la nouveauté des moyens ne dépasse pas en efficacité celle d'un chef-d'œuvre classique, le *Septembre de Blanizat*, par exemple, à propos de la censure de soli-

te dans la mesure où le romancier se débarrasse de son métaphysicien : le créateur, de son système. Comme Balzac échappe heureusement à Bonapart, à Mauprat, à Lavalet et Mesmer ; comme Zola survit en dehors de tout darwinisme.

Le débat de Sartre apparaît comme celui d'un écrivain qui, de toute son intelligence, aspire à récrire au moins l'Esprit, mais que toute sa sensibilité condamnera peut-être à recommencer toujours la *Nausée*.

Georges MOUNIN.

(1) *Confluences*, n° 2 et n° 3.

(2) Sartre, *L'Être et le néant* toutes les citations sont tirées de *l'Introduction* dont les postulats soutiennent tout le livre.

(3) Sartre, *L'Age de raison*.

(4) Sartre, *Le Sursis*.

LE DRAME DU DRAME

Le théâtre est un jeu de miroirs en vis-à-vis — miroir de la salle, miroir de la scène — où se répercute à l'infini l'image passionnée et torturante de l'être humain. grands auteurs dramatiques ayant été, de tout

ce que pose cette situation de rêve, ou de folie, et des personnages, de l'auteur et des spectateurs. Il y a une amorce de cette inquiétude transcendante dans Hamlet, lorsqu'une deuxième scène de théâtre s'ouvre à l'intérieur de la première, dans *L'illusion comique*, de Corneille, dans *L'Impromptu de Versailles*, etc.

C'est dire que les plus puissants esprits de théâtre, surtout de nos jours, sont observés par le langage même de leur art, par les difficultés qu'il impose ou les libertés qu'il suggère, de la même façon que les écrivains sont obsédés par les mots, ou les peintres par les formes et les couleurs.

André Obey, pris à la source de la magie du théâtre, répond avec une lucide passion à cette angoisse, à cette joie, à ce délice critique qui s'est emparé des autres créateurs de son temps, dans ces divers labyrinthes que sont la poésie, la peinture, la musique et aussi la philosophie.

Maria est le fruit d'une méditation intense sur les moyens de l'art dramatique, ses contraintes et ses possibilités — on plait à la pièce est cette méditation elle-même qui se déroule sous nos yeux et suivant un prodigieux développement contrapuntique, partie de l'abstrait débouche dans l'imminence du drame.



Rosy Varte dans « Maria », à la Comédie des Champs-Elysées

ROMANS FRANÇAIS

jeunes personnes vont bien quelques meutes bâchées. Jean Fréville les décrit avec une exactitude impénétrable : ni exagération poétique, ni déformation caricaturale. Le regard de l'Histoire.

(1) Deneôl. (2) Gallimard. (3) Pavois. (4) Julliard. (5) Flammarion.

Le sujet ? « Il n'y a pas, il n'y a même pas de pièce », dit lui-même un des personnages. Et plus loin, un autre s'érige : « Ce qu'il faudrait trouver, c'est une vie théâtrale désenadrée. Le sujet, c'est, si l'on veut, la recherche de la tragédie, de la tragédie intérieure, profonde, à partir d'un thème qui, en lui-même, a de la valeur, puisque c'est celui d'une nouvelle de Faulkner, *Misstr*, mais qui, en fait, n'est pas qu'un prétexte : la reconstitution d'un très simple fait divers. Maria est une fille belle, et inquiète, aux amants nombreux, qui a été recueillie tout enfant par un vieux docteur. On devine que celui-ci nourrit pour elle des sentiments très troubles, si troubles qu'après l'avoir poussée à se marier avec un brave fermier, il empoisonne celui-ci le soir de la signature du contrat. C'est tout, ou à peu près, mais c'est la forme du drame qui compte : il nous est présenté par « le patron », c'est-à-dire à la fois l'auteur et le directeur de théâtre, dialoguant avec l'habitué, ce qui implique, tout au long de la pièce, une véritable jonglerie entre la réalité et la fiction. Le tout, conduit par une savante et secrète mathématique, à travers une vision fragmentaire de la réalité, recompose finalement l'événement dans sa jureuse, donc urgente et concrète présence. Mais, en cours de route, les personnages en arrivent à perdre même leur identité : tel qui était docteur au début, est à la fin un préte. Seul reste l'essentiel de la douleur : la tragédie est faite.

Cette pièce inhabituelle, dure, tendre, ambiguë, sera-t-elle comprise du public, je n'en sais pas sûr. Et du reste, ce qui importe, c'est que Maria (peut-être le chef-d'œuvre d'Obey) aura une influence certaine, car ce « drame du drame » fait craquer tous les cœurs.

L'œuvre et ses interprètes se font honneur les uns les autres, puisque l'on complète les noms de Blier, Nissé, Blondevi, Serrière, Suzanne Nivette, et je voudrais dire aussi cette révélation qu'est la jeune actrice Rosy Varte qui incarne Maria, inoubliable et impossible fantôme blanc de la tragédie.

Jean TARDIEU.

50 Frs

CHRONIQUES DE MINUIT

DEUXIÈME CAHIER

AUX EDITIONS DE MINUIT

Les lecteurs d'action connaissent Jean Fré-

ville, dont au surplus le talent peut se passer d'introducteur (son roman *Pain de brique* obtint avant la guerre le prix de la Renaissance). Le titre de son récent recueil, *Les Collabos* (6) — titre que je n'aime pas beaucoup mais qui dit bien ce qu'il veut dire — nous avertit qu'il s'agit d'une sorte d'invocation des habitudes récites sur la Résistance. Certains ont intérêt à confondre sous les feux d'un patriotisme littéraire, au nom de la fameuse « unicité nationale », les faits et gestes de tous les Français, de l'artiste à la libération. Jean Fréville est sans doute pour ce pieux mensonge : et peut-être que son livre, où les « résistants » n'apparaissent que fugitivement, et, si l'on peut dire, par leurs « ombres », contribuera plus à dégager le vrai visage de la France révoltée que des images d'Épinal aux couleurs trop complaisantes. En dénonçant de son caractère de salabot, ce recueil se recommande par un art direct, dépouillé, par une entente parfaite de la « technique » de la nouvelle, grâce à quoi, sans chacun des angles choisis, cette épure morale et nationale de la Collaboration accuse quelque nouvel ulcère. Juges, officiers, militaires, industriels, propriétaires terriens, les héros de ces nouvelles sont en général des gens « de bonne compagnie » et la conservation de leurs pre-

12

GALERIE LOUISE LEIRIS 29 bis, rue d'Astorg, Paris VIII^e

Suzanne ROGER du 25 mars au 13 avril 1946

13

L'objectif des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais

100.000 TONNES DE CHARBON PAR JOUR

Dès tous les bassins houillers français, les mines du Nord et du Pas-de-Calais sont celles qui ont la plus forte production. Par contre, les statistiques nous apprennent que le rendement par ouvrier travaillant au fond y est plus faible qu'ailleurs.

Etant donné que c'est dans cette région que l'on a procédé à une première tentative de nationalisation des mines, les portes-parole des magnats du charbon s'en donnent à cœur-joie.

Un « technicien » vous parle

Complaisamment interviewé par « Le Pays », un « technicien » des houillères privées expliquait, le 20 février dernier, que « cette baisse de rendement venait du relâchement de la discipline, de l'affondrement de l'autorité, du développement de la bureaucratie dans le secteur nationalisé », etc... Cette argumentation ne tient pas à un examen sérieux et de bonne foi de la question.

Le « technicien » cité plus haut oublie tout d'abord que le bassin du Nord et du Pas-de-Calais a été occupé dès le début de la guerre, alors que nos autres centres charbonniers ne l'ont été, pour la plupart, qu'en 1942. Les Allemands ont donc pu, dès le début de l'invasion, y exploiter les belles veines à grand rendement et laisser de côté toutes les petites veines à faible rendement que l'on est obligé de reprendre actuellement. Lorsque notre « technicien » affirme que durant l'occupation toutes les veines ont été utilisées, quelle que soit leur richesse, il avance tout simplement une contre-vérité. Il en fait de même lorsqu'il nous assure que, dans le Nord le matériel n'a pas été mis à plus rude épreuve qu'ailleurs. Il oublie tout simplement que, dès 1940, les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais ont suivi les mots d'ordre donnés par les chefs de la Résistance. Il oublie la grande grève de 1941 qui entraîna dans cette région plus de 100.000 ouvriers. Il oublie que c'est dans ce bassin que sont apparus les premiers francs-tireurs et partisans avec Charles Debarge et Julien Hapiot, qui, sous la direction de Charles Tillon, faisaient sauter les machines à extraction, remblaient les couloirs et mettaient hors de service les berlines et les marteaux-piqueurs.

Les chiffres répondent

On ne saurait également passer sous silence le fait que les mines du Nord et du Pas-de-Calais sont plus difficiles à exploiter que les autres. Ici le mineur à l'abattage doit connaître son métier sur le bout des doigts. Or, s'il est exact que, dans les houillères nationalisées, les effectifs 1946 s'élèvent à 133.000 ouvriers contre 109.000 en 1938, ce sont celles qui occupent le plus de main-d'œuvre inexpérimentée puisque 20,2 % de cet effectif sont constitués par des prisonniers allemands, alors que ceux-ci ne représentent que 13 % du nombre total des mineurs en Bourgogne, 15 % dans la Loire et 10 % dans le Tarn et l'Aveyron.

Les lecteurs du « Pays » auraient pu se faire une idée beaucoup plus nette du problème s'il était venu à l'esprit de cet estimable « technicien » de comparer les chiffres de production actuels des différents bassins par rapport à ceux que l'on pouvait relever au moment de la Libération. C'est uniquement à l'aide de cette comparaison que l'on peut mesurer l'effort de redressement accompli... Or, depuis la Libération, la production a augmenté de 92 % dans le Nord et le Pas-de-Calais, de 48 % en Bourgogne, de 46 % dans la Loire et de 72 % dans le Tarn et l'Aveyron. Ces chiffres sont suffisamment éloquents par eux-mêmes.

Soit, nous dira-t-on, mais si au lieu de prendre pour base de référence la production à la Libération vous prenez celle de 1938, vos conclusions seront tout autres. Ainsi, en 1938, la moyenne hebdomadaire du Nord et du Pas-de-Calais était de 541.795 tonnes, elle est aujourd'hui de 563.936 tonnes, soit 104 %, alors que dans les Bouches-du-Rhône, l'augmentation, par rapport à 1938, est de 164 %. Ces chiffres sont irréfutables mais ne prouvent rien. En 1938, dans le Nord et le Pas-



(Photo Pierre Boucher.)

de-Calais, la production charbonnière était poussée de façon intensive et seule une mécanisation des puits pourrait amener une augmentation beaucoup plus forte que celle constatée présentement. Par contre, en 1938, on ne demandait pas aux houillères des Bouches-du-Rhône de produire. Les ouvriers étaient en chômage parce que l'on préférait brûler du charbon d'importation.

Vers les 100.000 tonnes par jour

En réalité, l'effort des mineurs des houillères nationalisées est remarquable. Par rapport au mois de janvier, le rendement individuel a progressé de 40 kilos par homme et par jour.

Le 8 mars, la production a atteint 99.075 tonnes, approchant ainsi de très près l'objectif des 100.000 tonnes que s'étaient fixé les cadres du bassin minier du Pas-de-Calais lors de leur réunion du 3 février 1946, à Lens.

Si l'on veut aller au fond des choses on peut affirmer que les mines privées bénéficient comme celles qui sont nationalisées du grand élan patriotique des ouvriers mineurs. Ceci explique que le rendement moyen individuel s'améliore sensiblement. Pour la semaine du 4 au 9 mars il a été, pour l'ensemble de la France, de 923 kilos contre 894 kilos en janvier. Mais des résultats bien supérieurs seront enregistrés lorsqu'il aura été procédé partout à de véritables nationalisations, qui permettront non seulement une exploitation plus rationnelle de tous les bassins actuels mais également la prospection de nouveaux gisements.

Lorsque nous aurons du charbon en suffisance, nous pourrons remettre en route les industries sidérurgiques, celle du bâtiment, en un mot gagner la bataille de la reconstruction.

Et ceci malgré l'avis des « techniciens » du Comité des houillères et les saboteurs du genre de ceux qui, dans la nuit du 9 au 10 mars, à Courrières, croyant à coups de pic le réservoir d'eau d'un bassin de décantation, inondèrent tout un quartier, faisant ainsi perdre à la collectivité près de 300 tonnes de charbon par jour.

LE CARDINAL.

DE LA MENDICITÉ A L'ARROGANCE

Quelques rappels salutaires

A NOTRE époque de contradictions criantes, on ne saurait être surpris de voir les défenseurs du capitalisme s'insurger au nom de la « Liberté » contre les interventions de l'Etat en matière économique et attribuer à « l'Etatisme envahissant » la cause de tous nos maux, y compris le malaise financier actuel.

Ces messieurs ont, à coup sûr, la mémoire courte. Et peut-être ne se souviennent-ils plus des années 1929-33 où, dans la débâcle universelle, les entreprises capitalistes de tous les pays imploraient à grands cris l'aide de l'Etat. Ne vit-on pas, et dans tous les pays, l'Etat subventionner les banques en difficulté ou renflouer celles qui sombraient, acheter des actions pour faire remonter les cours, accorder primes, crédits et subventions aux compagnies de chemins de fer, aux compagnies de navigation, d'assurances, bref à toutes les branches de la production ; sauver les entreprises de la ruine en substituant aux dettes privées à gros intérêt des dettes publiques à bas intérêt et prendre ainsi à son compte un peu partout les pertes qui résultent du fonctionnement même du régime capitaliste ?

Et n'est-ce pas toujours le capitalisme privé qui demanda par la suite à l'Etat de réglementer la production, d'interdire la création de nouvelles entreprises ou l'ouverture de nouveaux fonds de commerce ; qui imposa l'élevation des droits de douane et les contingements ; qui prôna l'inflation pour faire monter les prix de gros et les dévaluations moné-

taires pour ouvrir les marchés étrangers à ses produits ? Ces messieurs pourraient donc avoir un peu de retenue quand ils s'indignent des interventions de l'Etat en matière économique !

Et un peu plus de pudeur quand ils font mine de s'effrayer de l'excès des dépenses budgétaires et semblent se trouver mal devant la profondeur des déficits ! Comme s'ils n'y étaient absolument pour rien !

Sans doute ont-ils oublié que les déficits se sont précisément accrus à partir du moment où l'Etat s'est vu dans l'obligation de financer l'activité économique pour permettre à l'économie de sortir de sa crise.

Le début de la « reprise » dans le monde (1933-34) ne coïncide-t-il pas exactement avec le début de la politique des grands travaux (fin 1932-début 1933) ? N'est-il pas significatif qu'aux Etats-Unis la courbe de l'activité économique, de 1933 à 1939, suive fidèlement la courbe des dépenses étatiques ? Qu'à la montée des dépenses de l'Etat corresponde une augmentation parallèle de la production et que la diminution des dépenses gouvernementales en 1936-37 ait provoqué une régression immédiate de l'activité économique, si bien que le président Roosevelt dut reprendre presque aussitôt sa politique de dépenses ?

Dans certains pays, les commandes de l'Etat ne finirent-elles pas par soutenir à elles seules toute l'activité économique ? D'après les calculs de

420 milliards de francs du 31 décembre 1935 au 31 décembre 1938 ; et celle des Etats-Unis de 33,5 à 55,3 milliards de dollars du 30 juin 1936 au 30 juin 1941 ?

Comment s'étonner que la circulation monétaire soit passée entre 1930 et 1938 de 6,3 milliards de marks à 10,3 en Allemagne ; de 368 millions de livres à 504 en Angleterre, et 76 milliards de francs à 108 en France et de 4,6 milliards de dollars à 6,3 aux Etats-Unis ?

C'est à ce double résultat qu'aboutit la politique de « socialisation des pertes » et de soutien du profit pratiquée depuis la crise économique. Si l'intervention de l'Etat en matière économique est un des traits caractéristiques du capitalisme contemporain, on voit qui est responsable de cette intervention et qui en a bénéficié.

Car si le cours des actions en France tomba progressivement de l'indice 100 en 1929 à 36 en 1936-37 après l'abandon de la politique déflationniste et l'augmentation massive des crédits d'armement

Aussi n'est-ce pas un des nombreux paradoxes de l'époque que de voir les actionnaires des entreprises nationalisées réclamer aujourd'hui à l'Etat de les indemniser en fonction des bénéfices que celui-ci leur a permis de réaliser !

Et ceux qui jugent « équitable » qu'on prenne comme année de référence l'année 1939 pour le rachat des parts ne manquent pas d'audace. Car ils choisissent précisément l'année où les dépenses d'armement furent les plus élevées — et où les bénéfices réalisés furent en fait de véritables bénéfices de guerre.

Henri CLAUDE.

LE MARCHÉ NOIR PLAIE DU MONDE

Le marché noir吸ue, dans une large mesure, les vivres les plus nécessaires et, ce qui est pire le sabotage pratiqué ouvertement provoque la perte de grandes quantités de denrées pendant que 200 kilomètres plus loin celles-ci sont défaillantes. Mais ce phénomène n'est pas décisif. Ce qui est décisif, c'est l'organisation internationale du pillage qui englobe tout le continent européen et condamne des millions d'hommes à la faim. Le profit que ces hyènes de l'après-guerre tirent de leurs affaires est incroyable.

Il y aurait des surplus si...

Laissons parler les chiffres : en Italie, par exemple, les statistiques ont constaté que, sur le marché noir, on vendait illégalement, chaque jour, 35.000 kilos de beurre et un million d'œufs, une quantité de tonnes de viande et d'autres vivres. Ce beurre vient, on en a les preuves, de Grèce... Une équipe de gangsters organisée à la perfection, qui travaille même avec des moyens terroristes et ne craint pas d'exercer une pression sur les paysans, envoie en Italie, au moyen de quelques cargos, tout le beurre disponible et le livre aux membres d'une bande internationale qui le met en lieu sûr dans des entrepôts illégaux. Il est impossible de se procurer du beurre en Grèce mais les accapareurs qui peuvent payer n'importe quel prix, obtiennent en Italie les quantités qu'ils désirent.

Quatre zones. La contrebande en Allemagne

Naturellement, les gangsters internationaux se sont emparés des possibilités qui s'offrent en Allemagne. Les quantités qui sont échangées à des prix fantastiques atteignent des montants incroyables. Un repas normal dans un petit restaurant allemand coûte un mark 50 à deux marks. Le restaurateur du marché noir donne un repas copieux avec tout à discrétion pour 130 marks.

Particulièrement fructueux est le commerce entre les zones. Il existe des organisations de trafiquants qui ont leurs hommes de confiance dans les quatre zones et font connaître à leurs participants quels sont les articles qui sont le plus demandés. Ces marchandises sont envoyées par des voies périlleuses et offertes à des prix de luxe à une clientèle « filtrée ».

En Hongrie, le trafic des devises s'appuie sur le marché noir

Le marché noir en Hongrie fonctionne sur une échelle gigantesque. Il est approvisionné avant tout par les Balkans et, dans les conditions actuelles de dégradation monétaire, le jeu facile. Même les autorités qui s'efforcent de combattre le mal avec une louable énergie perdent tout pouvoir. Celui qui ne veut pas mourir de faim est forcé de s'adresser au marché noir. Les trafiquants refusent d'être payés en monnaie hongroise, la valeur de celle-ci se réduisant peu à peu à rien. Ils exigent des devises que l'on doit se procurer sur le marché noir. Ainsi une branche du marché noir aide l'autre. Mais les centaines de milliers de personnes qui ne disposent pas de devises sont exclues de ce marché et vivent de rien avec une monnaie dont la valeur s'effondre chaque jour davantage.

Regards sur la France

La situation en France est également peu satisfaisante et le commerce illégal est devenu une affaire à laquelle participent les couches les plus larges.

La situation est tellement compliquée qu'il n'est pas facile de se la représenter. Dans les villages, les paysans vendent sans tickets la viande, le beurre, les œufs et le pain. Dans les villes, qui n'en sont éloignées que de quelques kilomètres, la réglementation la plus sévère fonctionne. La statistique a constaté que l'on consomme en France, aujourd'hui, plus d'œufs qu'avant la guerre. Mais la répartition officielle n'en attribue, en moyenne, que deux par mois. Pendant ce temps, le marché noir en vend en quantités gigantesques à vingt francs pièce à tous ceux qui ont les poches pleines. Il est à supposer qu'une partie de la production part pour l'étranger.

L'exemple des cigarettes

A un exemple insignifiant, mais symptomatique, on peut reconnaître toute la folie de ce chaos économique et de cette spéculation déchainée en Europe : dans un journal américain, on trouve des offres de firmes américaines qui sont prêtes à envoyer en Europe des paquets de 1.000 cigarettes comme dons d'amitié. Ces mille cigarettes, remarquons-le, sont des cigarettes de première qualité, elles coûtent 5 dollars. Ces dollars valent officiellement 600 francs. En face de cela, nous constatons qu'en France, 1.000 Chesterfield, c'est-à-dire une cigarette populaire de qualité beaucoup plus médiocre, coûteraient 7.500 francs et en Belgique, au cours du change, 8.000 francs. En Allemagne, les mêmes cigarettes coûteraient 95.000 francs. C'est de la pure folie.

Kurt KAISER-BLUTH.

CHRONIQUE DU M.U.R.

Répondant à l'appel de la 20^e section du Mouvement Unifié de la Renaissance, 800 habitants du 20^e arrondissement, réunis, le vendredi 22 mars 1946, à 20 h. 30, au salon des Prévoyants, après avoir chaleureusement applaudi notre camarade Pierre Hervé et l'avoir remercié de son clair et complet exposé, ont voté à l'unanimité une résolution saluant le travail accompli à la commission de la Constitution par les élus des organisations vraiment démocratiques, leur faisant confiance pour l'établissement de la prochaine Constitution ; demandant la nomination d'une Chambre des députés unique et souveraine et la bannissement du Sénat, réclamant l'élection du président de la République au suffrage universel par les députés, représentants du peuple, et s'engageant à lutter au cours de la prochaine campagne électorale pour l'établissement en France d'une Constitution républicaine et démocratique conforme aux vœux du peuple et pour l'élection d'une Assemblée digne et conforme aux volontés et aux besoins de la nation française.

A TRAVERS L'ECONOMIE MONDIALE

Produire pour la paix

M. RALPH E. Flanders, président de la « Federal Reserve Bank » de Boston — l'une des douze banques d'émission américaines — et du « Comité d'enquête pour le développement économique », vient de faire d'intéressantes déclarations devant la commission bancaire du Sénat des Etats-Unis.

Il a déclaré que l'U. R. S. S. ne veut pas la guerre et qu'elle a besoin de la paix pour opérer sa reconstruction et éléver le niveau de vie du peuple soviétique.

Par contre, M. Flanders croit à une autre forme de lutte, qui serait une « compétition entre les deux types d'organisation sociale ». Il estime que les Etats-Unis « doivent accueillir avec satisfaction ce conflit, pourvu que la supériorité des deux côtés soit déterminée en dernier lieu par l'effet favorable sur les conditions de vie des peuples ».

En somme, ce serait une compétition amicale pour le bien-être de l'humanité.

Plan de consommation

La presse anglaise se fait l'écho d'une émission de la radio moscovite concernant une exposition des objets consommables dont la production en masse est actuellement entreprise.

La radio de Moscou a ajouté : « Cette exposition, qui s'est ouverte au moment où le Soviet Suprême approuvait le nouveau plan quinquennal, est une preuve évidente des grandes perspectives de nos industries en matière de production de masse d'objets de consommation courante. »

Rationnement

L'annonce d'une possible réduction des rations de graisse en Angleterre, accompagnée d'un relèvement du taux d'extraction pour la farine, a soulevé le mécontentement des ménagères britanniques. Elles espéraient, en effet, que Ben Smith, ministre travailliste du Ravitaillement, ramènerait des nouvelles plus rassurantes de son voyage précipité à Washington.

La presse conservatrice mène grand tapage autour de cette annonce et des rétractations embrouillées auxquelles elle a donné lieu.

Aux Etats-Unis, où la consommation par tête équivaut à 3.300 calories par jour — plus qu'avant la guerre — mais où les rations de graisse et de pain vont être réduites pour faciliter l'aide à l'Europe et à l'Asie, une vive controverse a pris également place entre ceux qui n'entendent recourir qu'à la persuasion pour réduire la consommation, et ceux qui réclament d'urgence un rationnement obligatoire.

A la tête des premiers se trouve le secrétaire à l'Agriculture, M. Anderson, et M. Herbert Lehmann, ancien gouverneur de l'Etat de New-York, président démissionnaire de l'U.N.R.R.A. — organisation de secours des Nations Unies — est à la tête des seconds.

Marché noir américain

Rationnement ou non : une des premières mesures à prendre consisterait, en Amérique, à réprimer les pratiques clandestines.

Il faut que les agriculteurs cessent de donner du blé au bétail pour « faire de la viande » et il faut que le bétail cesse d'être vendu en majeure partie au marché noir, qui n'a jamais été aussi florissant.

Il ne porte pas seulement sur la viande, d'ailleurs, mais aussi sur les loyers — avec « reprises illégales » — les camions et, en général, tout ce qui reste plus demandé qu'offert.

En même temps, les tromperies sur la qualité et les ventes à faux poids se généralisent. C'est le « Dallas Morning News » qui nous l'apprend.

Charbon allemand

Nous l'avons dit et répété : il faut à la France plus de charbon allemand. L'importation de charbon américain n'est pas une solution économique.

Quelle que soit l'autorité intermédiaire compétente, il est indispensable que nous obtenions plus — dit l'industrie allemande recevoit moins.

Sans doute, les Etats-Unis et l'Angleterre désirent-ils que l'Allemagne puisse exporter en échange du ravitaillement qu'ils sont obligés de lui livrer. Mais cela ne doit pas leur faire oublier les nécessités de la reconstruction française.

FAUX ET VRAIS AMATEURS

C'est pas nouveau et le problème de l'amateurisme, du faux amateurisme, plutôt, sur lequel se penche aujourd'hui Jules Ladoumègue, qui est orfèvre, a depuis longtemps préoccupé notre esprit. Jules Ladoumègue, qui a troqué ses souliers à pointes de pédés-train, pour la plume de journaliste, vient d'écrire un article d'une grande sensibilité, intitulé : « A quand des Jeux olympiques pour professionnels ? » qui remet à nouveau tout en question et constitue une accusation précise et terrible contre les défenseurs obstinés de l'amateurisme intégral.

« Il faut, dans le monde athlétique, écrit Jules Ladoumègue, faire respecter des règlements. Ces règlements consistent à faire du sport, dans le désintéressement le plus complet par noblesse, sans en tirer le plus petit avantage, fût-ce de première nécessité. »

Définition parfaite de l'amateurisme.

« Seulement, voilà... », ajoute le Bordelais, qui persifle : « Ces règlements sont pour les uns en ciement armé et pour les autres en courant d'air. Depuis belle lurette, combien d'athlètes vivent pourtant de leur talent ? Et cela sous des formes différentes (athlètes d'état, étudiants journalistes, etc...) qui, toutes, sont un moyen de vie par le sport. »

Nous n'avons jamais écrit autre chose, tant au sujet des Suédois que des Américains, ces fameux « étudiants » des grandes universités américaines — autant de professionnels camouflés.

Mettant délibérément les pieds dans le plat et avec un courage tranquille — celui du monsieur qui n'a plus rien à perdre et se trouve soulagé de dire à certains leurs quatre vérités — Jules Ladoumègue souligne :

« Il n'est pourtant pas un sportif, un journaliste en ce monde, qui ne sache combien la mise au point du serment olympique est diversement préparée. Il me fau-

ra la route, dimanche, avec le Grand Prix de « Sports »

Le cyclisme routier reprend droit de cité, dimanche prochain, dans la région parisienne, avec le Grand Prix de « Sports ».

Ainsi notre nouveau frère prouve-t-il son intention de s'intéresser de fort près aux grandes organisations sportives.

A l'époque des Allemands, « Sport Libre » avait l'ambition de travailler un jour en plein soleil pour le sport français.

« Sports » réalise les rêves de « Sport Libre ».

Tous les meilleurs routiers français seront au départ du Grand Prix de « Sports ». Et ces premiers efforts serviront de prologue à une saison cycliste exceptionnellement chargée !

Notre activité

Mercredi 20 mars a eu lieu, à la Mutualité, notre débat mensuel des Amis d'action.

Le sujet « La Révolution est-elle pour demain ? » et la qualité des orateurs : Pascal Copéas, Kriegel-Valrimont, Pierre Hervé, de l'équipe d'action, auxquels s'étaient joints Barjoimet, du centre économique de la C.G.T., et Duret, également de la C.G.T., avaient attiré un très nombreux public.

Sous la présidence de V. Ledue, les orateurs développèrent tous à leur point de vue. Le compte rendu sera publié ultérieurement.

Un camarade égyptien vint à la tribune dire l'espérance que faisait naître dans son pays l'exemple que donnait la France pour le règlement des questions indigènes. La conclusion du débat fut tirée par Hervé et Valrimont.

Devant les difficultés de plus en plus grandes de placer toutes les personnes présentes, il a été décidé par le secrétariat général des Amis d'action de choisir, pour le prochain débat, la grande salle de la Mutualité.

Nous comptons sur tous nos lecteurs pour y amener beaucoup de monde.

Notre concours de diffusion

Notre appel a été entendu : 12 nouveaux diffuseurs se sont inscrits cette semaine, ce sont :

droit trop de temps pour expliquer comment, de nation en nation, on conçoit l'utilité de l'athlète. »

Cette charge à fond contre le serment olympique ne prête pas à sourire. Elle est, pour nous, d'une extrême gravité. Ce n'est pas l'assemblage des mots qui nous attire, c'en est le fond même, car nous ne devons pas oublier le propre serment olympique de leur auteur.

Hypocrisie, alors ? Oh ! ce n'est pas que nous nous en offusquions ; nous n'avons jamais cru à la sincérité du serment olympique mais cet aveu de Ladoumègue, qui est presque un repentir, ne laisse plus de place au doute, un doute qu'il nous plaît de bâtrir pour éviter l'amertume de trop vifs regrets...

Citons, maintenant Jules Ladoumègue tout au long, dans sa conclusion :

« N'y a-t-il pas au monde des hommes de bonne volonté, qui comprennent qu'un grand champion reste digne de tout ce qui est propre en sport, même s'il cherche à éléver son standing d'homme à l'échelle de sa valeur ?

« Et si les choses nécessaires de la vie sont moins symboliques, n'ont pas l'éclat du serment olympique, elles seront toujours indispensables à celui qui prête ce serment.

« Ne plus jamais courir, pour un champion, c'est comme un poète qui perd la mémoire, un peintre qui devient aveugle, un musicien qui n'entend plus.

« C'est pourquoi, aujourd'hui, en écrivant cet article, je pense affectueusement à Hueeg et Andersson, les derniers touchés, et qui deviennent, eux aussi, les « gueux de l'athlétisme ».

« Dans leur malheur physique, qu'ils trouvent le réconfort moral d'avoir eu, en vingt-cinq ans de vie, l'honneur de créer quelque chose et NON celui de détruire... »

« Mais quand les Jeux olympiques seront pour les millionnaires, nous, les gueux, nous serons peut-être en haillons, mais aussi fiers que le plus riche. »

Ainsi Jules Ladoumègue a-t-il élevé le débat. Ce n'est pas la querelle d'un aigré, Ladoumègue, pour avoir beaucoup souffert, n'en a pas moins beaucoup appris. Il SAIT qu'à de rares exceptions, les meilleurs athlètes du monde entier sont de faux amateurs. Il SAIT que des fédérations hautaines ferment les yeux. Il SAIT que le serment olympique n'est qu'un faux. Et il demande qu'on ait enfin la franchise de l'admettre...

Voilà le vœu de Ladoumègue. C'est le nôtre.

L'amateurisme se trouve à l'état pur dans le sport populaire.

Et seulement dans le sport populaire.

La recherche de la performance exceptionnelle exige un entraînement intensif, des sacrifices nombreux et des frais qui entraînent automatiquement le manque à gagner.

Et de faux amateurs.

AMIS D' action

Front National, à Toulouse ; Briquet Ulysse, à Villerupt ; Baratte Léon, à Provins ; Centre de propagande, à Tours ; U.J.R.F. du sanatorium Paul Doumer, à La Bruyère ; Flahaut Désiré, à Lens ; Ed. Lap, sanatorium des étudiants, à Saint-Hilaire-du-Tastet ; l'Avant, à Toulouse ; Front National, à Mâcon ; M.U.R. de Nîmes, secteur d'Alès ; fédération du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.

Bravo, camarades ! vous avez compris toute l'importance de notre effort : aller de l'avant, toujours de l'avant. Bien des personnes ne sont nos adversaires politiques que parce qu'elles ne connaissent pas notre idéal. Action développe celui-ci. Votre tâche est de le faire connaître. Il faut sonner le rassemblement de tous les démocrates pour bâtrir un avenir meilleur.

Quelques instants avec nos amis

De M. Roger Jouve, de Saint-Raphaël, nous recevons cette lettre :

Monsieur,

Je lis action depuis sa parution sur la Côte d'Azur, peu après la Libération. F.F.I., engagé volontaire pour la durée de la guerre et démo-

Merci, Jules Ladoumègue, de nous l'avoir rappelé. Merci aussi de l'avoir rappelé à Paul Méricamp, qui joue les autruches avec une perfidie désarmante. Merci, enfin, d'avoir, du même coup, et certainement sans le vouloir, insisté sur la pureté des petits, des sans-grade, qui n'attendent pas autre chose du sport que la joie de s'ébattre sur les stades, à l'air pur et au soleil...

Félix MONCEY.

On nous écrit...

M. G. Erard, membre de la commission fédérale des arbitres de basket-ball, n'a pas goûté notre article sur M. Geist et le basket français.

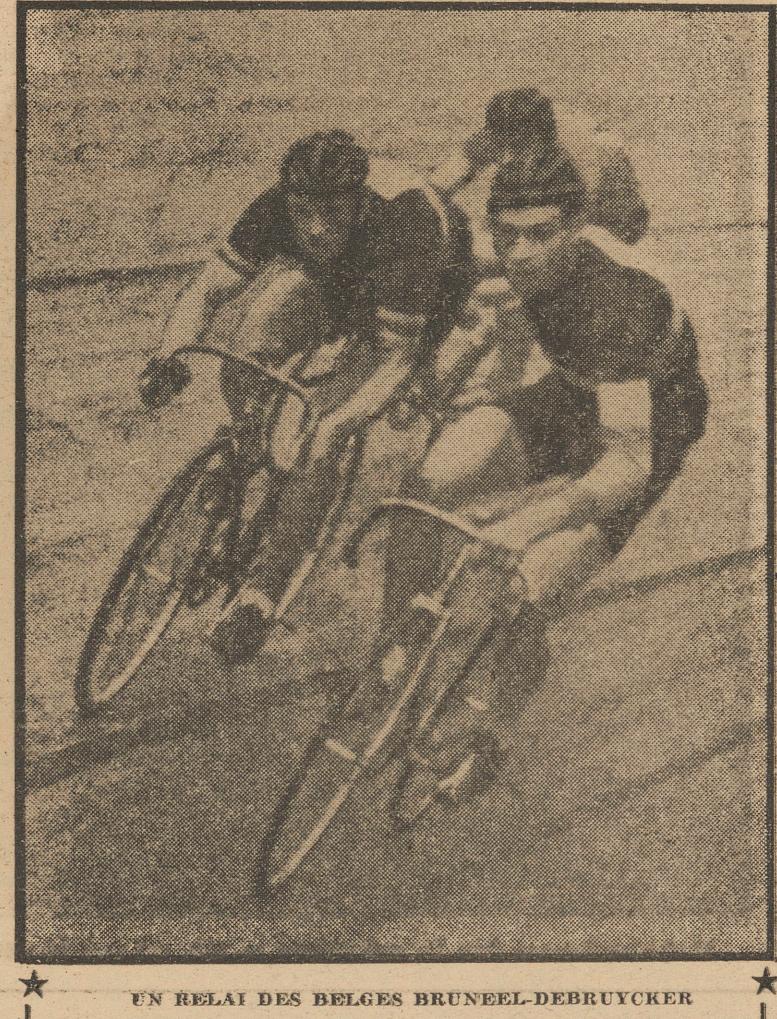
Il ne nous l'envoie pas dire. C'est son droit.

Ce sera le nôtre de lui répondre et nous n'y manquerons pas la semaine prochaine.

M. Erard a de mauvais accords.

Il sonne faux.

Comme un piano abandonné...



EN RELAI DES BELGES BRUNEEL-DEBRUYCKER

SCHULTE-BOEVEN, "les plus habiles"

INST les Six Jours de Paris sont terminés. Dans le succès. Dans le triomphe, même. Après un départ difficile, trois soirées d'affluence. Les portes fermées, plus une place, une foule hurlante, extrêmement mélangée, populaire, bourgeoisie, et colorée... Magnats du marché noir, commerçants enrichis, ont trôné dans les loges et bu du champagne à la santé des coureurs, en offrant des primes à la pelle. Près de trois millions. Et alors donc...

Nous nous étions promis de juger ces Six Jours sainement. Ils ont été pénibles, et animés, au début surtout, mais ils ont aussi été marqués, dans les dernières heures, par l'habileté des hollandais Schulte-Boeven, les meilleurs au demeurant mais auxquels le concours de Bruneel-Debruycker et de Kint-Kaers a été précieux. Un concours qui s'est traduit par un abandon prématûre du désir de vaincre. Et que nous ne pouvons pardonner aux Belges. Ils auraient au moins pu sauver les apparences...

Dommage ! On vit de si belles choses dans ces Six Jours, — sur la piste, évidemment — et des efforts sincères, et des intentions louables, et un renoncement pour la première place, qui nous attriste.

Parce qu'au fond, nous les aimions bien, ces Six Jours, si « pittoresques... »

qu'il suffira de dire la vérité, de l'imposer pour changer cela.

Or, à vous qui menez le bon combat et le plus audacieux, nous nous devons, nous qui avons toujours cru en la Libération, de vous aider à répondre partout les paroles fortes que chaque semaine nous lissons dans l'action. C'est pourquoi je me mets à votre entière disposition pour former un groupe d'Amis d'action et à qui vous pourrez envoyer des nombreux spécimens.

Je vous enverrai très bientôt une liste de jeunes gens qui désirent avoir leur carte d'Ami d'action.

Cette lettre indique le type même de l'action que nous désirons voir se développer au sein de notre groupement. Formez des groupes et répartissez parmi vos membres votre travail de propagande. Ecrivez-nous, nous sommes décidés à vous donner les éléments nécessaires pour vous faciliter la tâche et étendre votre effort.

Aux lecteurs d'action de Bois-Colombes

Un groupement des Amis d'action est en voie de formation dans notre localité.

Le bureau provisoire, dont notre ami le docteur Martin a bien voulu accepter la présidence d'honneur, convie tous les lecteurs de notre hebdomadaire à assister à la réunion constitutive qui aura lieu dimanche 31 mars (11 heures du matin), Café Dumanche, 51, rue Gramme, Bois-Colombes.

Un ami d'action diffuse notre journal et le fait lire à ses amis



Madeleine Sologne dans *Un ami viendra ce soir, qui sera bientôt présenté*

DECIDEMENT, les Américains sont des gens bien étonnantes : donnez leur vingt-cinq paires de belles jambes, ils vous mettront sur pied n'importe quel spectacle qu'il vous plaira !

En y ajoutant, par exemple, les accessoires de deux ou trois chansons, un ou deux quiproquos et un même nombre de « gags » — que se disputent un jeune premier, une jeune première et quelques comparses — ça donne une opérette qui fera fortune aux quatre coins du monde (qui est rond, d'ailleurs).

Tout cela demande si peu de texte qu'il vaut mieux n'en point parler. L'Américain, à la scène, a horreur des histoires...

No, No, Nanette est de ce type. Opérette sans histoire.

Toute l'astuce de Henri Varna est de pouvoir montée sur les belles jambes des vingt-quatre Stars May Girls, sur les belles jambes agiles de Claudine Cereda (Nanette) et sur le sympathique bedon d'Edmond Castel (Jimmy Smith).

Et de nous avoir fait passer une bonne heure au bord de la mer, sous un beau soleil de vacances, en compagnie de milliardaires — ce qui est, ma foi, fort gentil.

Les décors de Pelegry sont riches et chatouillent agréablement la rétine. Ainsi que les robes (créations de L.-H. Claverie). On sait quelle place tout cela tient dans un spectacle de ce genre. Une opérette américaine n'est pas jouée par des comédiennes, mais par des mannequins. Barbara Shaw (Winnie), Yvette Scarpi (Flora), Nicole Claire (Simone) et Blanche Darly (Suzanne) sont d'excellents mannequins...

☆

Claudine Cereda entre en scène en coup de vent, saute, fait le pont, le grand écart, des claquettes, minaudade, trépigne, pleure, rit, chante. Vous enchaîne.

On s'essoufle à la regarder, on attrape des tours de reins. Claudine est allée à la bonne école.

Son petit Tom, Etty Cristal, est un grand dadad aux gestes embarrassés, ayant visiblement peur de froisser son beau costume (signé André Bardot) et de tacher sa chemise (d'André Saint-Sever).

☆

Les vingt-quatre « Stars May Girls » — qui font l'essentiel du spectacle — dansent avec les douze « Polo Boys » des « Bo-

Au royaume des dessins animés

ANS un salon à trumeaux de l'avenue de Messine, des messieurs à longnon et des dames non moins graves meuvent d'un doigt respectueux des appareils au nom en « scope », d'apparence un peu puérile et sans lesquels ne furent pourtant jamais nées les machineries et les optiques compliquées qui projettent aujourd'hui sur les écrans du monde les images du cinéma. Félicitons la Cinémathèque Française d'avoir organisé avec infinité de goût cette exposition du centenaire d'Emile Reynaud, qui fournit l'occasion d'une revanche posthume au précurseur, mort en 1918, dans le dénuement, à l'hospice des incurables d'Ivry, après avoir contribué à faire du cinéma une invention française.

Rien de moins ennuyeusement didactique, d'ailleurs, que cette rétrospective. Voici d'abord la lanterne magique qu'évoquait Florian et sur laquelle Robertson réalisa au dix-huitième siècle ses « fantasmagories », puis le Phénakisticope (1832) et le Zootrope (1834), qui innova l'emploi d'une bande dessinée. Mais c'est avec le Praxinoscope, dont le premier modèle fut fabriqué en 1877 par Emile Reynaud dans une boîte à biscuits, que l'animation des images devait accomplir un progrès décisif. Vous en jugerez par la perfection des gestes de ces délicats et gracieux petits personnages que reflètent les miroirs de l'appareil. Non content d'être un inventeur, Reynaud, qui dessinait et coloriait lui-même chacune des bandes utilisées, était un artiste au talent minutieux. « L'Équilibriste », « Les Clowns », « L'Amazone » gardent un charme vieillot qui nous restitue la saveur de l'époque de la Grande-Roue.

Une salle a été réservée au « Pauvre Pierrot », délicieuse pantomime comportant 500 poses, véritable ancêtre de nos actuels dessins animés. Par l'adaptation d'un décor, Reynaud fit de son Praxinoscope le Praxinoscope-Théâtre. Puis il projeta ses images sur un écran grâce à des perforations qui

firent de ses bandes des films. C'était le Théâtre optique (1889) qui enchantait les visiteurs du Musée Grévin. Mais le succès fut plus total encore avec « Les Pantomimes lumineuses », qui ravirent les foules du boulevard durant sept ans avec « Autour d'une cabine » ou « Les Aventures d'une Parisienne aux bains de mer ». Par son « photo-sénoégraphe », Reynaud entreprit ensuite de substituer à la peinture animée des images photographiées. Ses ultimes capitaux s'engloutirent dans des essais sur le relief avec son « Stéréo-Cinéma ». Vers la fin de sa vie, usé par l'indifférence qui l'entourait, réduit aux expédients, il détruisit son Théâtre optique et précipita dans la Seine la plupart de ses bandes. Les pièces et les documents réunis ont été empruntés aux Arts et Métiers.

Après avoir parcouru cette exposition Emile Reynaud, accueilli par un Mickey-mouse et un canard Donald en stuc, vous pénétrerez dans le gai royaume de Walt Disney, des frères Fleischer et de Paul Grimault. Royaume illiputien s'il en fut, où des enfants se haussent sur la pointe des pieds pour aventurer une main timide vers les effigies immobiles des êtres de fantaisie, dont le prestige a éclipsé en leur esprit celui d'« Alice aux pays des merveilles ». Mais n'imaginez pas — sous peine de déception — que la Cinémathèque Française ait prétendu vous découvrir tous les sortilèges des démêlages du dessin animé. Il eût fallu d'autres locaux que ceux de cette exposition-mouchoir de poche et aussi surmonter de difficiles obstacles techniques. Néanmoins, un examen attentif des graphiques, croquis et photos de travail illustrant les différents stades de la réalisation du « Voleur de paratonnerres » de Paul Grimault et des études nécessitées par l'animation de « Pinocchio » et de « Fantasia » de Walt Disney vous rendront sensibles à ce paradoxe que le dessin animé, cette manifestation la plus capricieusement poétique du cinéma, résulte d'une organisation du travail collectif rationalisé au maximum. Probablement, considérez-vous avec beaucoup de curiosité les animaux ou personnages peints sur celluloïd. Les œuvres marquantes de tous les pays sont évoquées par de multiples reproductions accusant les contrastes de style, en un ordre chronologique qui commence à Emile Cohl, cet autre précurseur français qui, dans sa vieillesse, ne pouvait pas s'offrir une place au cinéma. Vous reverrez avec plaisir Koko, Flig la grenouille, Betty Bop, Félix le Chat, Oswald le lapin, Ferdinand le taureau, le géant Stromboli, le petit tsar de Doutliday. Vous apprendrez les mérites de Mac Avoy, Rudolf Ising, Alexeï, Ub Irwek. Dans les décors châtoyants, vous retrouverez les bonshommes sculptés de « Barbe-Bleue », de Jean Painlevé, et les merveilleuses marionnettes de Starevitch. Enfin, plongé en un propice état de grâce, vous assisterez, dans une salle de projection miniature, aux sarabandes des créatures irréelles nées d'un art dont nous souhaiterons que d'ultérieures expositions nous offrent une révélation un peu moins esquissée.

☆

En définitive, un grand spectacle ?... No, No, Nanette. Mais un spectacle où l'on ne s'ennuie pas et où l'on ne court pas le risque d'une ménigrite.

Les opérettes — et en particulier les opérettes américaines — ont ça de bien qu'on les voit sans se frapper.

En Amérique, l'homme qui se frappe est une brute... Gabriel MACE.

No, No, Nanette

gie-Woogie » effrénés... « Je danse, donc je swing... »

Et tant pis pour vous, si vous aimez les brunes...

Quant aux « gags », ils sont réservés à Edmond Castel et Robert Allard (Billy Eraly). On ne les imagine pas l'un sans l'autre. Ils vont par paire, comme les œufs sur le plat, les gifles, les flics et Laurel et Hardy.

Evidemment, on ne saurait les comparer à ces deux derniers. Mais ils dansent avec une grâce d'ours, se flanquent des calottes sans le faire exprès, vont faire des pâtes au bord de la mer, avec une petite

pelle et un petit seau... C'est gentil. J'avoue qu'on ne se décroche pas les mâchoires. Ni de rire, ni de bâiller. C'est en somme un éloge.

En définitive, un grand spectacle ?... No, No, Nanette. Mais un spectacle où l'on ne s'ennuie pas et où l'on ne court pas le risque d'une ménigrite.

Les opérettes — et en particulier les opérettes américaines — ont ça de bien qu'on les voit sans se frapper.

En Amérique, l'homme qui se frappe est une brute... Gabriel MACE.

Petit courrier des ARTS et SPECTACLES

★ Une « mise en accusation de la bêtise humaine », tel est le sens du documentaire d'Elie Lotar : *Aubervilliers*.

★ Dans un ouvrage publié par la maison Jacques Melot, et partant le titre de *L'Intelligence d'une machine*, Jean Epstein, le metteur en scène de *La Chute de la maison Usher*, s'est attaché à dégager une philosophie du cinéma.

★ Le prochain roman d'Errol Flynn, *Showdown*, qui lui a été inspiré par une croisière dans les îles du Pacifique, sera publié en feuilleton dans un journal syndical des U.S.A.

★ Le film de Jean De Lannoy, *L'Éternel Retour*, accusé par la critique londonienne de porter la marque de l'esprit germanique, vient d'être présenté au public berlinois. Il serait intéressant de connaître ses réactions.

★ Jeudi 21 mars, a été projeté, à la mairie d'Aubervilliers, sous la présidence de François Billoux, ministre de la Reconstruction, et sur l'invitation de Charles Tillon,

ministre de l'Armement et maire de cette localité, le documentaire *Pontiac*, que E.-E. Reinart se prépare à tourner.

★ Le réalisateur soviétique Vinnitsky tourne actuellement *Au pays des merveilles*, film scientifico-fantastique, dont le héros est un savant que des circonstances curieuses ont amené à vivre parmi les fourmis.

Programme des Cinés-Clubs :

Jeudi 28 mars : Club Français du Cinéma (21, rue de l'Entrepôt) : « Piste de l'Epervier », « Les Marx Brothers ». Vendredi 29 mars : Club Français du Cinéma (31, avenue Pierre-Ier-de-Serbie) : Même programme. Samedi 30 mars : Ciné-Club Agriculteurs (8, rue d'Athènes, 17 heures) : Séance avec vedettes. Dimanche 31 mars : Moulin à Images (place des Abbesses, 10 heures) : « Fifi Peau de Pêche ». Lundi 1er avril : 7^e Art (9 bis avenue d'Iéna) : « Huitième Femme de Barbe-Bleue », — Ciné-Club du Paris (21, rue de l'Entrepôt) : « Le Long Voyage ». Mardi 2 avril : Ciné-Club Universitaire (21, rue de l'Entrepôt) : « Une Riche Affaire », — Cercle du Cinéma (9 bis, avenue d'Iéna) : « Les Rapaces ». Mercredi 3 avril : Cercle du Cinéma : Même programme, — Jeunesse cinématographique (Maison de la Chimie) : « Merlinus » ; Extraits de « La Femme du boulanger ».

Les cinq films d'actualités nous montrent, cette semaine, d'une manière presque identique, la préparation de la prochaine « expérience atomique », de même qu'elles nous font suivre le vol d'un avion sans pilote destiné à lâcher les projectiles génératrices de cataclysmes. La naissance d'une nouvelle île au large du Japon a retenu également leur attention unanime. Intéressantes images de l'évacuation de Mouloud par les troupes soviétiques (Eclair). Réception enthousiaste (!!!) de Churchill à New-York (Pathé). Remarquables de diversité, les Actualités françaises présentent différents aspects des mouvements d'émancipation hindoue, le congrès de la C.G.A., ainsi qu'un pittoresque reportage sur le Liechtenstein.

Raymond BARKAN.

Vous pouvez voir ou revoir : *Jéricho*, *La Bataille du Rail*, *La Dernière Chance*, *Ivan le Terrible*, *La Parade des sports à Moscou*, *Scarface*, *Lac aux Dames*.

Prochain cours de l'Université de la Renaissance française : Sociétés savantes, 8, rue Danton, (métro Odéon).

Jeudi 28 mars, 20 h. 30 : Les monopoles, par G. Mary.

Vendredi 29, 20 h. 30 : Structure de la matière (1), par M. Mathieu.

Lundi 1er avril, 20 h. 30 : Influence des matérialistes français sur Hegel, par H. Mougin.

Judi 4 avril : Economie socialiste en U.R.S.S., par F. Barret.

Vendredi 5 avril : Structure de la matière (2), par M. Mathieu.

Lundi 5 avril : Hegel, le dernier des philosophes classiques, par Pierre Hervé.